

Culturologie politique internationale :
Une approche systémique et matérialiste
de la culture
et du système social global

Par
Fabrice Rivault

CULTUROLOGY
INC.



Copyright Protected
Protection littéraire

Université McGill
31 décembre, 1999

[The] attempt to subvert the universal credibility of science in the name of cultural relativism, however, well-intentioned, is an intellectual crime against humanity. It is a crime against humanity because the real alternative to science is not anarchy, but ideology; not peaceful artists, philosophers, and anthropologists, but aggressive fanatics and messiahs eager to annihilate each other and the whole world if need be in order to prove their point

(Harris, 1979, p. 27-28).

Je tiens à remercier le département de science politique de l'université McGill, mon berceau académique, de m'avoir donné la liberté académique nécessaire à l'exploration intellectuelle et l'hétérodoxie. De manière plus spécifique, je remercie Mario Bunge et Michael Brecher, lesquels m'ont pourvu non seulement de leur savoir ou de leur critique, de leur encouragement ou de leur amitié, mais aussi de leur passion respective pour la science et les relations internationales. Finalement, je suis également reconnaissant envers Mark Brawley, Alexandra Boivin, Célia Cramensnil De Laleu, J.L. Crosbie, Kim Fontaine-Skronski, Barbara Haskell et Hudson Meadwell, pour leurs nombreuses questions, conseils, et leur soutien lors de la rédaction de ce travail.

Je dédie cette dissertation à ma famille, et plus particulièrement à ma grand-mère, Maria Couty, laquelle m'a incité à parfaire un enrichissement académique et intellectuel qu'elle n'a jamais eu l'opportunité d'acquérir.

TABLES DES MATIÈRES

I. Introduction	3
II. Le Systémisme et le Système Social Global	8
Systèmes et Sous-Systèmes : Composition et Environnement	12
Structure Spatio-Temporelle et Structure Totale.	16
À la Découverte de Mécanismes Sociaux : Réduction et Intégration	19
III. L'approche Constructiviste des Relations Internationales	24
Constructivisme Radicale et Modéré	25
Ontologie Idéaliste	30
Le Mythe de l'Identité Collective	34
Externalisme et Holisme	38
IV. Le Systémisme Matérialiste et la Culture	41
Les Systèmes Culturels et le Système Social Global	42
Le Systémisme Supplante le Structuralisme	47
Les Idées et les Systèmes de Croyances	50
V. Conclusion	57
Bibliographie	64
Notes	81

I. Introduction

Les recherches concernant l'impact de la culture sur les processus sociaux caractérisant le système international ne sont pas nouvelles pour les spécialistes des relations intergouvernementales. Malheureusement, ces études ont souvent été conduites de manière idéaliste ou normative, et donc sans grand succès. À ce titre, la faillite de l'approche utopiste peut être considérée comme un des facteurs ayant contribué à l'émergence et au développement, il y a quelques décennies, d'une perspective plus scientifique en vue de découvrir et de comprendre de manière réaliste les mécanismes inhérents au système international (voir Carr, 1964[1939]). Mais quand bien même nous pouvons accueillir favorablement un tel développement, le rejet de l'idéalisme comme base de recherche des relations internationales ne doit pas inciter à l'exclusion de toutes les variables culturelles comme potentiels déterminants des processus internationaux. Il en est ainsi si seulement parce que la culture, comme sous-système de tout système social, est impliquée dans la plupart des relations sociales, à tous les niveaux de la réalité sociale, et va donc de pair avec la politique et l'économie.

Le plus souvent ignorée, quelque fois considérée comme variable intermédiaire, et de plus en plus comprise comme 'un contexte idéal dans lequel les acteurs sociaux se définissent,' la culture ne pourra pourtant être incluse à une approche scientifique de la compréhension du monde international que lorsque le concept de 'culture' aura atteint un niveau suffisant de clarté. En effet, la question de savoir comment conceptualiser et analyser la culture afin de mesurer son impact sur la politique et l'économie mondiale a rarement été relevée par les étudiants en relations internationales. Une telle tranquillité peut être perçue comme un indice rassurant que la question n'est pas pertinente à notre

domaine de recherche ou bien encore comme évidence que le problème a déjà été résolu. Nous pensons qu'une telle quiétude est navrante si seulement parce que nous sommes persuadés de la pertinence de cette problématique qui, selon nous, est encore loin d'être résolue.

Comme le note Elgstrom (1994, p. 295), la question de savoir si la culture est pertinente pour l'étude des relations internationales devrait être remplacée par une problématique plus riche, à savoir 'dans quelles conditions spécifiques' et 'dans quelle mesure la culture est-elle pertinente' Mais toute pondération de la pertinence des variables culturelles en relations internationales requiert aussi que le chercheur soit préalablement équipé d'outils lui permettant la conceptualisation de la culture, et ce, afin de déterminer les mécanismes par lesquels cette dernière évolue et peut influencer les processus caractérisant le système social global et ces sous-systèmes politiques et économiques. Ceci nous conduit à la problématique de cette dissertation. Plus spécifiquement, nous nous demanderons *quelle approche utiliser pour analyser la culture et mesurer son impact sur les processus politiques et économiques globaux.*

Malgré certains arguments contentieux quant à l'application des préceptes et des principes scientifiques à l'étude de la culture et de la société, la présupposition fondamentale sur laquelle repose ce travail est que des formes démontrables de détermination existent dans le monde social des humains tout comme ils existent dans le monde naturel. Notre position sera donc d'avancer une stratégie de recherche explicitement scientifique, soit une perspective d'analyse systémique des relations sociales globales, nous permettant notamment d'analyser la culture comme un système social concret en interaction réciproque et continu avec les autres sous-systèmes politiques et économiques caractérisant le système social global.

Dans cette optique, la présente dissertation sera organisée en trois sections. Dans une première partie, nous exposerons une approche systémique reposant sur la proposition que toute chose réelle peut être comprise comme un système ou comme la composante d'un système. Après avoir fait une distinction entre systèmes matériels et systèmes conceptuels, nous proposerons que le système international peut être compris comme un sous-système concret du système social global, composé de sous-systèmes (politiques, économiques, et culturels) dont les interactions réciproques sont l'ultime source de la structure du système.

Les deux principaux postulats de l'approche systémique seront stipulés et élaborés. Les notions de configuration et de structure seront définies et discutées. Il sera proposé que tout changement social dans le système social global est l'effet d'une myriade d'actions individuelles s'opérant au sein de systèmes sociaux, et que ces changements peuvent être déclenchés par des facteurs environnementaux, biologiques, économiques, politiques et/ou culturels. À ce titre, nous proposerons que les chercheurs en relations internationales devraient puiser leurs connaissances en politologie, mais aussi dans d'autres domaines scientifiques, tels que la démographie, la psychologie sociale et physiologique, la sociologie, l'économie, et bien sûr la culturologie¹.

Dans la deuxième section de ce travail, nous procéderons à une analyse critique d'une approche culturaliste considérée par certains comme l'avant garde des relations internationales - soit le constructivisme. Nous retracerons les origines philosophiques et sociologiques de ce dernier, qui sera catégorisé dans ses versions radicale et modérée. La première sera critiquée pour son caractère anti-scientifique, et la deuxième sera jugée comme inadéquate pour l'étude des relations internationales. Après une exposition de ses propositions principales, l'inaptitude du constructivisme modéré à rendre compte des

interactions entre la culture et les systèmes politiques et économiques globaux sera retracée aux deux principaux postulats de l'approche, de même qu'à l'utilisation faite par ses adeptes de concepts vagues et imprécis.

De manière plus spécifique, l'approche sera critiquée pour avoir adopté une perspective dualiste de la réalité sociale, conduisant les auteurs constructivistes à concevoir le système international comme étant à la fois matériel et conceptuel, à comprendre la culture de manière idéaliste, et à utiliser des notions (ex. 'Identité Collective') floues et sans équivalence ontologique. Malgré les arguments constructivistes concernant le caractère 'mutuellement constitutif' de la structure et des agents, il sera par ailleurs observé que l'approche est dans l'incapacité de démontrer le mécanisme par lequel ces agents constituent la 'structure intersubjective' du système international. En conséquence, les constructivistes seront accusés d'adopter une méthodologie externaliste souffrant des mêmes limitations que le holisme.

Finalement, dans la troisième et dernière partie, nous regarderons comment l'approche systémique présentée dans la première section représente une alternative au constructivisme. Bien que pouvant élaborer cette présentation au-delà du cadre de ce travail, notre objectif ici sera de présenter le systémisme en vue de répondre aux limitations ontologiques, méthodologiques et conceptuelles de l'approche constructiviste. Ainsi, l'approche systémique sera jugée comme consistante avec une ontologie matérialiste, dès lors où la culture n'est pas conçue comme une série de valeurs, de normes ou d'idées désincarnées, mais comme un système social concret composé d'individus capables de cognition.

Par ailleurs, toute structure étant la propriété d'un système, nous montrerons aussi que la notion de structure culturelle n'a de sens que dans une perspective systémique.

Avec l'interaction sociale comme source ultime de la structure sociale, nous proposerons que toute action de l'agent est une action dans un système, et que tout système social existe aux travers les actions de ses composants. Finalement, en observant que les idées et les valeurs des individus composant les systèmes sociaux peuvent être comprises comme des processus mentaux et étudiées en termes de systèmes de croyances, nous avancerons que le systémisme peut expliquer le soi-disant caractère matériel et idéal de tout changement social.

En regardant le système international et la culture en tant que systèmes sociaux concrets, et en invitant le chercheur à étudier leurs nombreux sous-systèmes, de leurs interactions, et de leur structure réciproque, nous espérons atteindre plus de clarté sur un certain nombre de sujets restant à ce jour relativement obscurs. Notre discussion restera générale et nous ne chercherons pas à expliquer ou prédire des faits sociaux précis. Nous nous attacherons à argumenter en faveur d'une approche que nous considérons comme la meilleure des bases analytiques afin de conduire des études empiriques plus riches, et d'en dériver un certain nombre de généralisations pouvant être systématisées en de nouvelles théories spécifiques.

Certes, l'utilité d'une approche dépend de son aptitude à favoriser la conduite d'études empiriques et le développement de nouvelles théories. La valeur du systémisme ne pourra être donc démontrée de manière décisive dans une dissertation à l'étendue aussi restreinte. Néanmoins, sa validité peut être avancée en soulignant le caractère factuel de ses postulats principaux, et ce, par opposition à l'approche constructiviste. Par ailleurs, nous nous efforcerons, dans la conclusion de ce travail, d'indiquer certains des changements qu'une telle approche suggère pour notre domaine de recherche, et ce tout

en exposant les fonctions heuristiques qu'implique le systémisme pour la formulation de nouvelles théories.

II. Le Systémisme et le Système Social Global

Toute science a pour objectif principal la compréhension du monde réel dont nous faisons partie. Pour ce faire les scientifiques explorent tout et utilise le systémisme - soit la proposition que toute chose peut être comprise comme un système ou comme la composante d'un système (Pour plus de détails sur le systémisme, voir Buckley, 1968 ; Optner, 1973 ; et Bunge 1979a). Alors que les sciences formelles (ex. la logique) concernent l'analyse de systèmes conceptuels, les sciences factuelles étudient des systèmes concrets - qu'ils soient naturels ou artificiels. Par ailleurs, ce qui est valable pour l'étude scientifique du monde naturel l'est également pour la compréhension du monde social, et notamment celui des relations sociales globales (Voir par exemple, Parsons, 1951 ; Bunge, 1979b ; Luhmann, 1982 ; Bergesen, 1982 ; Axford, 1995).

Mais argumenter en faveur d'une telle approche pour l'analyse de la culture nécessite un éclaircissement préalable de la notion de *système*. En effet, bien que prenant rapidement de l'ampleur, la vaste littérature sur les systèmes demeurerait relativement fragmenté jusque récemment (Par exemple, voir Klir et al., 1977)². Il y a quelques décennies, pourtant, un nombre de spécialistes joignirent leurs efforts dans une série d'entreprises multidisciplinaires, d'où naquit l'idée qu'une approche unifiée était possible. La discipline prônant une telle approche est aujourd'hui généralement appelée la théorie générale des systèmes (Betalanffy, 1958 ; Boulding, 1956a).

C'est de cette théorie qu'émergea, dans les années cinquante, le concept de 'système international.' Parmi les pionniers de l'application de la théorie générale des systèmes aux relations internationales, figurent d'éminents chercheurs, tels que C.

McClelland (1955, 1966), M. Kaplan (1975 [1957]), S. Hoffmann (1961), R. Rosecrance (1963), K. Deutsch et J. Singer (1964), E. Haas (1964), O. Young (1968), R. Keohane et J. Nye (1977), I. Wallerstein (1974), et K. Waltz (1959, 1979). En identifiant différents niveaux d'analyse, en tentant de définir le système international, et en clarifiant les notions de structure et de processus social, ces auteurs ont ainsi contribué à l'élaboration d'une vision systémique, et donc plus scientifique, des relations internationales.

Mais il convient ici de faire la distinction entre une *théorie* systémique et une *approche* systémique. En effet, contrairement aux théories scientifiques, lesquelles désignent des systèmes de propositions et d'hypothèses, le systémisme prôné dans ce travail dénote une approche, à savoir une manière de regarder et de manipuler un certain nombre de choses, de problèmes, ou de données³. Bien sûr, une telle approche peut suggérer l'élaboration de nouvelles théories. Mais il conviendra de ne pas confondre l'approche systémique avec une théorie des systèmes.

Cette approche repose sur la présupposition ontologique selon laquelle toute chose réelle est concrète (matérielle) et peut être comprise soit comme un système concret, soit comme la composante d'un système concret (Pour plus de détails, voir Bunge 1979a, 1981). Un système est ici conçu comme un objet complexe dont les composants sont intimement liés et en relations réciproques (c'est-à-dire, en inter-relation). Le monde réel étant un système de systèmes, tout système peut être caractérisé par une *composition*, un *environnement*, et une *structure* précise. Sa composition consiste essentiellement en la collection des objets qui le compose ; son environnement, en l'assortiment des objets externes au système en question et avec lesquels il est connecté ; et sa structure, l'ensemble de relations entre ses composants de même qu'entre ces derniers et les articles qui composent l'environnement.

Il est important de souligner ici le fait qu'un système peut être soit concret, soit conceptuel. Aussi, un système (ex. une théorie scientifique) est conceptuel, si et seulement si, sa composition, son environnement et sa structure sont des articles conceptuels - aucun desquels ne peuvent exister indépendamment des cerveaux humains qui les conçoivent. Par opposition, un système peut être caractérisé comme concret dès lors où ses éléments sont matériels et changeants (ex. un atome ou une société). Ces systèmes concrets peuvent être naturels (ex. organisme biologique), techniques (ex. un ordinateur), ou sociales (ex. un gouvernement) - chacun étant caractérisé par des propriétés qui lui sont propres, et aucun n'étant réductible à un autre. Ainsi, bien que composé d'entités chimiques, un organisme biologique n'est pas un système chimique. De même, bien qu'une nation soit composée d'organismes biologiques capables de cognition, elle n'est ni un système naturel, ni un système conceptuel. Étant composée d'individus concrets⁴, et plutôt que de la définir comme une 'communauté imaginée' (Anderson, 1991), il est préférable de la concevoir comme un système social composé de sous-systèmes biologiques (êtres humains), politiques (ex. gouvernements ou partis politiques), économiques (ex. corporations ou coopératives), et culturels (institutions religieuses ou universités), coexistants sur un territoire donné et en interactions réciproques les uns avec les autres, de même qu'avec les composants de l'environnement social avec lesquels les sous-systèmes de la nation sont connectés⁵.

Les sociétés humaines peuvent donc être comprises comme des systèmes concrets composés de sous-systèmes économiques, politiques, et culturels. Comme nous le verrons plus loin, cette proposition est centrale dans le cadre de ce travail puisqu'elle laisse une place importante à la culture, de même qu'à ses interactions avec les deux autres sphères de l'activité sociale. En somme, pour le systémiste, les activités culturelles

vont de pair avec les deux autres types d'activités caractérisant tout système social⁶, et aucun aspect des relations sociales ne peut être compris convenablement si ces trois caractères fondamentaux de l'activité humaine que sont la politique, l'économie, et la culture, ne sont pas pris en compte.

Ayant éclairci les notions de système et de système social, nous pouvons dès lors nous pencher sur la définition de 'système international'. Assurément, aucune définition du système international n'est universellement acceptée par les experts de notre domaine de recherche⁷. En concert avec notre approche, nous concevrons ici le système international comme un système social composé de quelques deux cents nations et de leurs composants. Plus spécifiquement, nous le définirons comme un système concret composé de sous-systèmes changeants, chacun desquels pouvant être soit un système biologique (ex. un ambassadeur représentant telle ou telle nation), soit un système national (ex. gouvernements, entreprises publiques, universités) dont les membres sont engagés dans des activités politiques, économiques, et/ou culturelles, et dont les relations réciproques - entre les composants du système international, de même qu'entre ces derniers et certains composants de l'environnement social - constituent la structure sociale totale, propriété émergente du système international.

Les termes clés de cette définition seront élucidés plus bas dans cette section. Pour le moment, il convient de noter que cette définition diffère substantiellement des versions plus standards qui conçoivent le système international, ou le système global, comme « un ensemble d'unités en interactionⁱ » (Waltz 1979, p. 40; Voir aussi Kaplan 1975 [1957], ou Modelski 1987). Comme nous l'avons déjà soulevé, nous ne pouvons pas accepter une

ⁱ Toutes les traductions dans ce travail sont de l'auteur. Par souci de précision, néanmoins, toutes les expressions ou citations traduites seront suivies d'une note de fin de page où le lecteur pourra les apprécier dans leur version originale. Ainsi, dans le cas présent, l'expression traduite se lit en anglais : "a set of interacting units".

telle définition parce que les ensembles (*sets*) sont des objets abstraits et ne peuvent donc être identiques à des choses aussi concrètes qu'une organisation, un gouvernement, un système d'états ou de nations. Conséquemment, nous préférons concevoir le système international comme un système social concret.

Ce faisant, nous laissons aussi une place importante à l'analyse des sous-systèmes composants le système international, à celle de son environnement, de même qu'à l'étude de leurs interactions politiques, économiques, et culturelles réciproques. Aussi, les deux postulats sur lesquels repose cette approche systémique sont les suivants : (1) puisque le système international peut-être compris comme un système social composé de sous-systèmes (politiques, économiques, et culturels) situés dans un système (naturel et social) plus large, il devrait être analysé dans sa composition de même que dans son environnement ; et (2), puisqu'une telle analyse ne fournirait qu'une simple description des affaires mondiales, toute étude devrait aussi viser la structure du système international, et ce, afin de découvrir les mécanismes de changements sociaux⁸.

Systèmes et Sous-Systèmes : Composition et Environnement

Le premier des postulats dérive de la reconnaissance que, comme toute chose réelle, le système international est un système composé de sous-systèmes, mais est aussi le composant d'un environnement plus vaste - en l'occurrence, le système social global. Ce dernier est plus large parce que, en plus des nations, il comprend plusieurs centaines d'organisations non-gouvernementales, non-nationales ou transnationales (ex. les associations et institutions non-gouvernementales, les corporations multinationales, certains groupes terroristes ou certaines institutions religieuses). En évolution continue depuis 1492, le système social global peut être conçu comme le plus large et le plus complexe des systèmes sociaux connus, composé de tous les autres systèmes sociaux

comprenants toutes les formes de relations (politiques, économiques, et culturelles) humaines. L'identification de l'environnement social du système international est importante puisqu'en analysant ce dernier, nous ne devons pas oublier le premier. Ceci tiens du fait que chacun des sous-systèmes du système social global (ex. le système économique mondial ou système politique intergouvernemental) « peut être affecté par différents facteurs (incluant d'autres entités organisées) localisés en dehors de ses frontières en termes spatiauxⁱⁱ » (Young, 1968, p. 23).

L'implication principale est que toute étude satisfaisante des changements sociaux s'opérant à l'intérieur desdits systèmes suppose nécessairement deux, trois, ou plusieurs niveaux d'analyse. Deux grands courants caractérisent la littérature concernant ces niveaux d'organisation : le premier se penche sur le type de relations entre les différents systèmes, et le deuxième touche la nature spatiale du système social sous étude. Bien que nullement identiques, ces deux notions sont respectivement similaires à l'utilisation faite par Singer (1971) des notions de systèmes d'*action* et de systèmes d'*entité*.

La première catégorie caractérise les différents types (ou domaines) de relations dans lesquelles les acteurs du système international ou global sont engagés⁹. La pertinence d'une telle entreprise n'a émergé que très graduellement dans notre domaine de recherche dû, selon Dean et al., (1976), à la prédominance du paradigme 'réaliste,' et de son postulat central selon lequel la force motrice des processus internationaux se trouve principalement dans les actions de gouvernements égoïstes luttant pour maximiser leur pouvoir relatif, et ce, afin d'assurer leur propre survie (Voir par exemple, Morgenthau, 1946, 1978 [1948], Waltz, 1959, 1979 ; Grieco, 1988).

ⁱⁱ "may be affected by various factors (including other organized entities) located outside its boundaries in spatial terms."

Malgré de sporadiques réminiscences (ex. Mearsheimer, 1990 ; Labs, 1997; ou Mastanduno, 1997), ce paradigme a déjà été largement critiqué par les Marxistes et les néolibéraux pour son adhérence à un *politicisme* qui exagère le rôle des gouvernements vis-à-vis de celui d'autres acteurs importants du système social global, de même que l'importance des relations de pouvoir vis-à-vis de celle des autres types d'interactions (ex. Keohane et al., 1977 ; Chase-Dunn, 1981 ; Strange, 1996 ; Mathews, 1997; Moravcsik, 1997). À ce titre, Holsti (1972) fut un des premiers à contester la perspective Réaliste en avançant la pertinence d'autres types de relations entre les différents acteurs du système international.

Suivant la proposition de Rosenau (1966) selon laquelle il peut y avoir autant de sous-systèmes qu'il y a de types de relations, et à la lumière de ce qui à été dit plus haut, nous pouvons regrouper ici les relations sociales au niveau international et global en trois grandes catégories - la politique, l'économie, et la culture¹⁰. Dans cette optique, il devient possible d'étudier le système international et le système social global dans leurs trois principaux sous-systèmes : 1/ leurs systèmes politiques (tenu par des relations de pouvoir entre leurs principaux acteurs) ; 2/ leurs systèmes économiques (tenu par des relations de production et d'échange) ; et 3/ leurs systèmes culturels (tenu par des relations culturelles, tels que la recherche scientifique et technologique ou l'échange d'information)¹¹. En concert avec le thème central de ce travail, nous veillerons à exposer plus bas la pertinence de l'approche systémique afin d'analyser les systèmes culturels, de même que leurs interactions avec les systèmes politiques et économiques nationaux, internationaux et globaux.

Ayant mentionné que le système international pouvait être analysé à la fois comme un système social composé de sous-systèmes, et comme le composant d'un

système social plus large, il convient d'aborder ici la notion de niveaux d'analyse spatiaux (ou géographique)¹². Cette dernière est des plus utile lorsque nous devons analyser des choses ordonnées par des relations 'composant-ensemble,' et où l'ensemble en question possède des propriétés émergentes que ses composants n'ont pas¹³. En relations internationales, il est fréquent de faire la distinction entre deux niveaux : micro et macro. Mais en fait, le chercheur doit fréquemment identifier un nombre additionnel de niveaux d'analyse. Puisque le monde réel est constitué de différents niveaux d'organisation, nous pouvons identifier un niveau d'analyse correspondant à chacun des différents niveaux de la réalité, et ce, tout en gardant à l'esprit qu'il n'y a pas de point de convergence absolument parfait quel que soit notre objectif de recherche¹⁴. Dans certains cas nous pouvons nous pencher sur l'impact de certains individus, et dans d'autre cas sur celui de systèmes plus larges (ex. systèmes locaux, nationaux, régionaux, internationaux ou globaux).

Ainsi, le système social global et chacun de ses composants peuvent être compris comme des systèmes. Le politologue peut donc légitimement les traiter comme des entités à part entière avec leurs propres propriétés émergentes. Ceci, pourtant, ne doit être fait qu'en reconnaissance du fait que ces propriétés sont susceptibles de changer, qu'il est toujours possible d'en découvrir de nouvelles, et donc que toute généralisation les concernant mérite rectification dès lors que ces dernières s'avèrent trop loin de la réalité factuelle - suite, par exemple, à de nouvelles découvertes. Dans le contexte des relations internationales, l'intérêt du politologue pour la composition et la structure des nations composant le système international n'en devient, à ce titre, que plus pertinent¹⁵.

L'analyse précédente est générale et précise à la fois, mais elle n'est que descriptive. C'est à dire qu'elle n'implique aucun mécanisme de changement, et donc elle

n'a aucun pouvoir explicatif. Mais si la description est nécessaire, elle est aussi insuffisante, car nous devons également nous efforcer de comprendre *pourquoi*. Plus particulièrement, il importe d'essayer de montrer, premièrement, comment le système international fonctionne, et deuxièmement, comment les changements s'opérant en son sein - c'est-à-dire les faits sociaux - sont advenus. En accord avec le deuxième postulat mentionné plus haut dans cette section, le premier point peut être expliqué en analysant la structure dudit système, et le deuxième, en invoquant des mécanismes de changement, perceptibles ou cachés, connus ou suspectés.

Structure Spatio-Temporelle et Structure Totale.

La structure du système international est généralement conçue comme un 'arrangement de ses parties' ou comme une 'configuration' d'attributs, d'aptitudes et de pouvoirs (ex. Aron, 1962 ; Waltz, 1979). Ceci est généralement fait dans l'optique de différencier la *structure* sociale du *processus* social (Young, 1968 ; Brecher et al., 1985)¹⁶. Mais, il existe un certain nombre de limitations à une telle conception. Premièrement, si la structure d'un système concerne la manière dont les acteurs « se tiennent en relation les uns des autresⁱⁱⁱ » (Waltz, 1979, p. 80), il est nécessaire de différencier deux types de relations : les relations *lieuses* (*binding*) et les relations *non-lieuses* (*non-binding*)¹⁷. Selon Bunge (1996, p. 274), « seules les relations lieuses contribuent à maintenir les composants d'un système ensemble et peuvent ainsi être qualifiées comme membres de la structure d'un système^{iv} ». Dans cette optique, les relations de pouvoir, d'échange ou de communication entre nations, de même que ceux de coopération et de compétition, font partie des relations sociales lieuses et appartiennent donc à la structure du système international. Par contre, les relations telles

ⁱⁱⁱ "stand in relation to each one another"

qu'êtré 'physiquement plus fort', 'plus riche', et 'plus éduqué' sont des relations non-lieuses, et n'ont à ce titre qu'un caractère spatio-temporel qui rend l'émergence de certains liens possibles (Voir plus de détails).

Deuxièmement, si des considérations portant sur la configuration de capacités militaires et de pouvoir sont légitimes, et même essentielles, pour l'étude du système politique intergouvernemental, elles ne sont pas aussi importantes pour l'étude des systèmes économiques et culturels internationaux et globaux - lesquels sont caractérisés plus par des relations de production, d'échanges ou de communication, que par des relations de pouvoir. Dans cette mesure, une définition de 'structure' élaborée uniquement en termes de pouvoir nous paraît insuffisante pour représenter, bien que de manière approximative, l'ensemble de la structure internationale ou globale.

Finalement, la conception d'une structure à partir seulement des propriétés (ou caractéristiques) des membres individuels du système international reflète une méthodologie individualiste. Mais il est erroné de penser que la seule analyse des caractéristiques des membres individuels du système international peut suffire à révéler les traits essentiels ou particularités globales de ce système. Dans le meilleur des cas, ceci peut permettre l'identification de ses propriétés résultantes, mais non pas de ses propriétés émergentes. Seule une étude d'agents *reliés* socialement (politiquement, économiquement, et/ou culturellement) peut nous permettre de parvenir au résultat escompté. En d'autres termes, si nous voulons savoir quelque chose du système international dans son ensemble, nous devons étudier non seulement les caractéristiques de ces composants, mais aussi leurs *interactions* réciproques, de même que leurs

^{iv} "Only binding relations contribute to holding the components of a system and thus qualify as members of the structure of the system."

relations avec certains éléments environnementaux (Voir également Kaplan 1975 [1957]; Gilpin, 1981; et Walt, 1987)¹⁸.

Dans cette mesure, toute conception de la structure du système international doit inclure les deux types de relations (lieuses et non-lieuses). Il importe, à ce titre, de faire une distinction entre sa structure *totale* et sa structure *spatio-temporelle*. Nous pouvons définir la structure totale du système international comme l'ensemble des relations (lieuses) entre les composants du système, à un moment donné, de même que celle entre ces derniers et les articles du système social global avec lesquels les composants du système international sont en relations (lieuses)¹⁹. Par contraste, la structure spatio-temporelle (ou configuration) du système international peut être définie comme l'ensemble des relations (non-lieuses) entre les composants dudit système à un moment donné²⁰.

Tout système social étant composé de sous-systèmes, le système international étant également le composant de systèmes (politiques, économiques, et culturels) plus larges, il convient également de différencier la structure *interne* de la structure *externe*, lesquelles forment ensemble la structure totale du système international. En effet, nous avons défini cette dernière comme l'ensemble des relations, à un moment donné, entre les composants du système (ex. relations de pouvoir entre nations), plus l'ensemble des relations entre ces derniers et d'autres acteurs du système social global avec lesquels les composants du système international sont en relations²¹. Le premier ensemble de relations peut être appelée l'*endostructure* (structure interne), et le deuxième l'*exostructure* (structure externe).

Bien que distinctes, ces deux structures sont interdépendantes et complémentaires. Ainsi, à tout un moment donné, la structure politique et économique interne d'une nation

peut dépendre de manière critique (en terme de sensibilité ou de vulnérabilité) de la structure économique (ex. financière) mondiale (Keohane et al., 1977; Rogowski, 1989 ; Frieden et al., 1996 ; et Milner et al., 1996). De manière similaire, les acteurs économiques nationaux et supranationaux (ex. entreprises publiques et multinationales) conditionnent de par leurs actions et interactions la structure économique du système social global, laquelle peut à son tour engendrer, notamment dans le cas de bulles financières et de dépressions économiques mondiales, des bouleversements substantiels dans la structure politique et/ou culturel du système international - de même que celles de ses composants (Strange, 1990; Andrews et al., 1997; Allen, 1994, Cerny, 1994).

À la Découverte de Mécanismes Sociaux : Réduction et Intégration

Les exemples mentionnés ci-dessus nous conduisent à aborder l'important problème des relations *micro-macro* et *macro-micro* qui caractérisent les mécanismes de changement s'opérant dans la plupart des systèmes sociaux²². Comme nous l'avons vu plus haut, la première étape de toute investigation systémique consiste à différencier les différents niveaux d'organisation de la réalité et leurs niveaux d'analyse correspondants. Mais puisque cela ne suffit pas, il convient de prendre en considération la structure totale du système sous étude et d'essayer de découvrir les mécanismes expliquant la manière dont tout changement a pu s'opérer au sein dudit système.

Expliquer quelque chose signifie montrer comment cette chose fonctionne. Et pour découvrir les processus s'opérant à l'intérieur du système international - ou du système social global - il convient de se reposer sur la réduction²³. Cette dernière ne doit cependant pas être confondue avec le *réductionnisme*, thèse selon laquelle la seule stratégie de recherche légitime est de procéder *soit* à une micro-réduction (explication de bas-en-haut favorisée par les individualistes), *soit* à une macro-réduction (explication de

haut-en-bas favorisée par les holistes). À première vue, un tel réductionnisme est bien sûr économique, et donc attrayant. Il est, par exemple, commode de prétendre que l'action des composants du système international est déterminée par des forces structurelles obscures ou bien encore que le système international n'est qu'une agrégation d'individus qui maximisent de manière indépendante leurs utilités escomptées dans tout ce qu'ils font ou ne font pas. Mais, alors que la première perspective ignore les motivations et les actions des composants du système, la deuxième sous-estime les contraintes sociales sur l'individu. Comme le souligne Strange (1988, p. 10), la notoriété de telles approches réside principalement dans leur simplicité. Mais la confrontation de ce réductionnisme radical avec la réalité (sociale et bio-psychologique) suggère que le monde des relations internationales n'est pas si simple.

L'inaptitude du (micro ou macro) réductionnisme à expliquer les processus s'opérant dans tout système social devient évidente dès lors où l'on réalise que toute chose concrète est soit un système, soit la composante d'un système - et qu'en conséquence, le système international et ses sous-systèmes sont caractérisés par leur composition, leur environnement, et leur structure respective. Nous rejoignons donc Andriole (1978, p. 118), pour qui « adopter une approche systémique [...] ne requiert pas que l'on se concentre exclusivement à un seul des niveaux d'analyse^v ». Et dans ce sens, nous nous opposons à l'argument de Singer (1961, p. 77) selon lequel, « que ce soit en sciences naturelles ou en sciences sociales », le chercheur doit choisir de focaliser son étude « sur les parties ou sur l'ensemble, sur le composant ou sur le système^{vi} »²⁴. En fait, pour le systémiste, le véritable défi concerne la tâche majeure de lier les niveaux micro et

^v “to adopt a systemic *approach* [...] does not require that one remain exclusively on any one level of analysis.”

^{vi} “whether in the physical or social sciences [...] upon the parts or upon the whole, upon the component or upon the system.”

macro. Sur le plan empirique, cela signifie que nous devons analyser le système international dans sa composition et dans son environnement. Et sur le plan théorique, cela implique que nous devons combiner la micro-réduction et la macro-réduction.

Ainsi, en expliquant un événement international il importe donc d'éviter les explications purement de 'bas-en-haut' - à moins qu'elles ne fassent référence de manière explicite au contexte social. Parallèlement, il est tout aussi important de ne pas présumer que les composants du système international sont balayés par des forces structurelles impénétrables et incontrôlables. Les deux types de réduction doivent donc être combinés dans une stratégie mixte au travers de laquelle le chercheur en relations internationales essaiera de localiser les agents dans leurs systèmes respectifs, tout en essayant de comprendre l'émergence de la structure sociale totale du système international comme le produit d'actions interdépendantes entre acteurs structurellement contraints²⁵. Comme l'avance Brecher et al. (1986, p. 26), seule une synthèse de la sorte peut « nous permettre de dépasser la position d'hommes aveugles essayant de s'emparer de l'éléphant^{vii} ».

Le systémisme cherche donc à faire la synthèse entre les deux types de réductionnisme en joignant la micro et la macro réduction, et en concevant la structure du système international comme l'ensemble des relations (politiques, économiques, et culturels) entre les différents composants du système, de même qu'entre ceux-ci certains des articles qui composent l'environnement social. Mais il convient pourtant de souligner ici qu'une telle synthèse est insuffisante. Il en est ainsi parce que le système social global est également composé de sous-systèmes biologiques (êtres humains), politiques, économiques, et culturels. Ainsi, lorsque nous étudions des systèmes sociaux complexes - tel que le système international ou le système social global - nous sommes aussi obligés d'adopter une approche multidisciplinaire.

En effet, nous avons fait la distinction, plus haut dans cette section, entre les niveaux d'analyse caractérisant la nature spatiale (ou *géographique*) et le type (ou *domaine*) de relations entre les différents systèmes. La première catégorie nous permet de distinguer les différentes sources de changement : *interne* (favorisé par les individualistes) et *externe* (favorisé par les holistes). Dans une perspective systémique, un changement dans le système international résulte donc de changements endogènes à certains de ses sous-systèmes, ou bien encore de l'interaction de certains de ces composants avec d'autres composants du système international, de même qu'avec ceux de l'environnement social.

Mais le systémisme implique aussi une intégration similaire pour ce qui est du deuxième type de niveaux d'analyse, et ce, en invitant à comprendre les possibles interactions entre les sous-systèmes politiques, économiques, et culturels qui caractérisent tout système social - et plus particulièrement le système social global et ses sous-systèmes géographiques. En effet, la conception du système social global comme composé de sous-systèmes sociaux en interactions (politiques, économiques, et culturels) réciproques implique que tout changement social dans le système global est l'effet d'une myriade d'actions individuelles s'opérant au sein de systèmes sociaux, et que ces changements peuvent être déclenchés par des facteurs environnementaux, biopsychologiques, économiques, politiques et/ou culturels.

Dans cette perspective, une étude de l'économie mondiale ou du système politique intergouvernemental faite de manière strictement économique ou politique, comme s'il s'agissait là de systèmes isolés et autonomes, ne peut être que superficielle. Il en est ainsi, d'une part, parce que ces systèmes sont les sous-systèmes de systèmes sociaux plus larges (ex. international ou global), et d'autres part, parce qu'ils sont composés de sous-

vii "enable us to move beyond the position of blind men attempting to grasp the elephant."

systèmes sociaux en interaction politique, économique, et/ou culturelle réciproque²⁶. Dans ce sens, la politique, l'économie, et la culture initient chacune à leur tour des changements qui sont à même d'avoir un impact sur les deux autres sous-systèmes caractérisant les types de relations entre acteurs - ex. pensons notamment à l'impact global - politique, économique, et /ou culturel - d'une guerre mondiale, d'une bulle financière ou d'une innovation technologique. En somme, la meilleure stratégie est une combinaison de réduction et d'intégration des deux types d'analyses du système international²⁷.

Chacune des propositions mentionnées dans cette section pourrait sans nul doute être élaborée plus longuement que nous ne l'avons fait ici. Elles supposent notamment un certain nombre d'implications pour le domaine de recherche concernant les relations internationales dont l'élaboration dépasse le cadre de cette dissertation, mais qu'il conviendra néanmoins de soulever dans la conclusion de ce travail. Ce qu'il est important de noter ici, c'est qu'en comprenant les relations sociales globales comme une interaction de relations politiques, économiques et culturelles, l'approche systémique nous offre la possibilité d'étudier la culture en temps que système social, et ce, en nous invitant à enquêter sur son impact potentiel sur les relations politiques et économiques qui caractérisent certains sous-systèmes du système social global. Comme l'observe correctement Modelski (1987, p. 19),

« L'étude des relations internationales n'est qu'une partie des sciences sociales et elle ne peut être conduite comme si le monde des états, ou le système international, existait en isolation splendide de l'économie mondiale, de la culture mondiale, ou de l'environnement physique. L'expansion contemporaine de l'Économie Politique Internationale a été correctrice de cette tendance mais le remède complet doit avoir un

fondement plus vaste, allant au-delà de la relation entre la politique et l'économie^{viii} »

Le systémisme favorise donc une *multidisciplinarité* d'autant plus importante que la partition des domaines de recherche scientifique est quelque peu arbitraire, et que l'isolationnisme est une des caractéristiques des pseudo-sciences - telles que la psychanalyse ou l'alchimie (Bunge, 1985). Aussi, une 'science' des relations internationales qui ne prendrait rien, et ne rendrait rien en retour, à d'autres disciplines, serait une discipline stérile et sans aucune utilité pour les autres domaines de recherche. Tout comme la biologie implique de la chimie, et la psychologie de la biologie moléculaire, la science du pouvoir doit prendre en considération les données de certaines autres disciplines, telles que l'économie et la culturologie. D'où la nécessité de développer la *culturologie politique (ou économique) internationale* comme domaine de recherche sur les multiples connections liant la culture aux systèmes politiques (ou économiques) globaux.

III. L'approche Constructiviste des Relations Internationales

La notion que la culture peut affecter, dans différents systèmes sociaux, certains processus politiques et/ou économiques n'est pas nouvelle²⁸. Mais avec la fin de la guerre froide, et la résurgence de conflits ethniques et culturels de part le monde, certains auteurs en sont arrivés à se pencher sur les effets de la culture en adoptant une perspective *culturaliste*. Cette dernière avance notamment les facteurs culturels comme principaux déterminants des processus caractérisant les relations internationales²⁹. Dans cette section, nous examinerons de manière critique une des variantes les plus influentes

^{viii} "The study of International Relations is part and parcel of social science and it cannot be conducted as though the world of states, or the international system, existed in some splendid isolation from the world economy, from world culture, or from the physical environment. The contemporary boom in International Political Economy has been a corrective to this tendency but the full remedy must be even more broadly based, going beyond the relationship between politics and economics."

de la perspective culturaliste, c'est à dire le constructivisme. En effet, en plaçant certaines variables culturelles - telles que les normes, les croyances, et les identités des agents - au cœur de leurs analyses, beaucoup d'érudits en sont venus à considérer cette approche comme l'avant garde des sciences sociales en général, et des relations internationales plus particulièrement³⁰.

Tout comme le systémisme avancé dans la première section de cette dissertation, le constructivisme ne dénote pas un système hypothético-déductif, mais une approche analytique. Ainsi, l'utilité et la validité du constructivisme peuvent se mesurer, d'une part, en déterminant si l'approche a été bénéfique pour la formulation de nouvelles théories, et d'autre part, en évaluant le caractère factuel de ses postulats principaux³¹. Le constructivisme n'ayant pas été, à ce jour, en mesure de formuler de véritables théories explicatives (Voir Checkel, 1998 ; et Ruggie, 1998), nous concentrerons notre analyse sur le deuxième point.

Constructivisme Radicale et Modéré

La littérature constructiviste a déjà été revue, critiquée, et catégorisée de différentes manières (Par exemple, voir Checkel, 1998 ; Katzenstein et al., 1998 ; Ruggie, 1998 ; Price et al., 1998 ; et Hopf, 1998). Dans cette section, nous nous proposons de faire la distinction entre constructivisme *radical* et constructivisme *modéré*. Le premier présuppose que tous les faits (sociaux et naturels) sont pensés ou inventés : rien ne peut être découvert. Il s'agit d'une forme de subjectivisme collectiviste qui refuse d'accepter l'existence de faits sociaux objectifs - lesquels sont conçus comme des idées (ou des textes) construites ou partagées par des individus ou par des 'pensées collectives' - ou pire encore, par les chercheurs eux-mêmes (Par exemple, voir Latour et al., 1979; Jelin, 1986; ou Escobar et al., 1992).

Bien que de plus en plus à la mode en sciences sociales, particulièrement dans les humanités, ce constructivisme est loin d'être nouveau. Il remonte à la formule de Schopenhauer 'Le monde est mon idée', et a été abondamment diffusé dans les milieux académiques grâce à Kuhn (1962), Derrida (1962), Foucault (1969), et Feyerabend (1975).

Dans le domaine des relations internationales, Ashley (1984, 1987, 1988) est un des premiers à avoir introduit ce constructivisme radical. D'autres postmodernistes, tel que Campbell (1992), Der Derian (1987), et Walker (1989, 1990, 1993) ont également contribué à cette 'cassure décisive' avec les préceptes et les pratiques de la science moderne conventionnellement acceptés dans notre domaine de recherche. En effet, la causalité est considérée ici comme chimérique. Comme le note Campbell (1992, p. 4), « j'épouse une logique de l'interprétation qui reconnaît l'improbabilité de cataloguer, de calculer, et de spécifier les 'causes réelles' ^{ix} ». La construction linguistique des sujets est avancée comme ontologiquement prédominante, et le discours considéré comme l'unité d'analyse fondamental. Dans cette mesure, la tâche du constructiviste radical consiste à démasquer les relations de pouvoir inhérentes à toute forme de savoir - y compris scientifique³².

En somme, il y a peu d'espoir de voir le constructivisme radical développer une science objective et universelle des relations internationales. En ce sens, elle est intenable pour le développement de notre domaine de recherche. Plus particulièrement, le rejet par le constructivisme radical de toutes les présuppositions scientifiques classiques - telles que le réalisme, le matérialisme, la rationalité, l'objectivité, et l'universalité - fait que ce charabia postmoderniste ne peut en aucune manière être accepté lors d'une investigation

^{ix} "I embrace a logic of interpretation that acknowledges the improbability of cataloging, calculating, and specifying the 'real causes'."

sérieuse de la culture et de ses connexions avec les sous-systèmes politiques et économiques du système social global.

Les constructivistes *modérés*, quant à eux, ne rejettent pas la science. Leurs querelles avec les écoles de pensée traditionnelles concernent l'ontologie et la méthodologie, et non pas l'épistémologie. Ces constructivistes avancent ainsi que seul le monde social est une construction humaine. Cette dernière se différencierait du monde naturel en ce qu'elle est à la fois matérielle et conceptuelle. Dans cette perspective, les constructivistes modérés ne remettent pas en question l'existence du monde réel, et acceptent la possibilité d'acquérir un savoir scientifique par le biais de la recherche empirique. Mais, plutôt que de procéder à une analyse comparée et structurée d'un nombre important de cas, ils adoptent, pour la plupart, le particularisme du constructivisme radical, et ce, en mettant l'accent sur l'étude détaillée de textes afin de comprendre les systèmes symboliques qui caractérisent les discours des acteurs.

Cette forme modérée du constructivisme concerne essentiellement une approche sociologique qui trouve ses racines chez Durkheim (ex. 1911 [1953]), Weber (ex. 1949), et Giddens (ex. 1979, 1981). Ses adeptes avancent un programme de recherche focalisé sur des domaines culturels (ex. nationalisme, ethnicité ou religion) pouvant rivaliser avec - mais surtout compléter - le néo-utilitarisme qui caractérise des approches Réalistes et néolibérales élaborées à partir de théories micro-économiques. En effet, la critique du constructivisme envers le Réalisme et le néolibéralisme ne concerne pas tant les hypothèses de ces écoles de pensée, mais plutôt ce qu'elles ont omis de considérer dans leurs analyses des relations internationales: la source culturelle des intérêts des gouvernements et la 'fabrique culturelle' de la politique et de l'économie mondiale³³.

Certes, les constructivistes ne focalisent pas toujours sur les mêmes composants d'un programme de recherche commun : certains se concentrent sur l'impact des normes, d'autres sur celui des valeurs ou des idées, d'autre encore sur celui de l'identité des acteurs (Finnemore et al., 1998). Il existe pourtant certaines convergences entre les différentes études constructivistes. Plus particulièrement, il est possible d'identifier les deux postulats sur lesquels repose cette approche dans son ensemble.

Le premier concerne la nature ontologique de la réalité internationale : les « environnements dans lesquels les états sont situés sont d'une manière importante culturels et institutionnels, plutôt que simplement matériels ^x » (Jepperson et al., 1996, p. 33 ; voir aussi Wendt, 1987, 1992 ; Finnemore, 1996). Et en effet, les constructivistes conçoivent la culture de manière strictement conceptuelle - à savoir comme un ensemble d'idées (ex. Katzenstein, 1996, p. 6). Ceci a pour résultat une conception à la fois matérielle et conceptuelle du système international. Pour ces auteurs, les variables matérielles et la configuration des pouvoirs n'ont d'importance que dans la mesure où les acteurs principaux - c'est-à-dire les gouvernements - leur donnent un sens ou une signification (ex. Wendt, 1995, Finnemore, 1996). Ainsi, pour le constructiviste, il est impératif d'ajouter à la notion de structure (ou configuration) internationale la notion idéale de « structure d'intérêts et d'identités constituées de manière intersubjective ^{xi} » (Wendt, 1992, p. 401)

Le deuxième postulat concerne la relation des acteurs du système international avec leur environnement structurel/culturel plus large. Ici, les constructivistes mettent l'accent sur un processus d'interaction entre la subjectivité des agents et les 'structures intersubjectives', où chacun a - en principe - une influence directe sur la 'constitution

^x "environments in which states are embedded are in important part cultural and institutional, rather than just material."

mutuelle' de l'autre (Rittberger, et al., 1996; Wendt, 1987). Le mécanisme avancé est le suivant : la compréhension 'subjective' des composants du système international détermine leurs actions, mais aussi toutes les interactions sociales qui contribuent à la constitution de 'structures intersubjectives' - composées de facteurs culturels, tels que des normes, des identités, des idées et du savoir (Katzenstein, 1996) - lesquelles 'constitueraient' à leur tour l'Identité Collective des acteurs ou l'Identité Nationale (ex. Hall, 1999). Finalement, cette Identité Collective serait en mesure d'influencer la définition des intérêts et des préférences qui motivent les décisions et les actions des agents, qui à leur tour constituent, ou reconstituent, les 'structures intersubjectives' du système international (Finnemore, 1996; et Klots, 1995). La boucle est ainsi bouclée.

Incontestablement, cette approche est fort attrayante pour tout étudiant désireux surmonter les limitations ontologiques et méthodologiques inhérentes aux modèles reposant sur la théorie du choix rationnel ou toute autre perspective individualiste qui conçoivent le système international comme une 'agrégation' dont la structure dérive des caractéristiques d'unités rationnelles³⁴. Au lieu de cela, le constructivisme insiste sur le caractère 'mutuellement constitutif' des agents et des structures, tout en soulignant la primauté de 'structures intersubjectives' qui ne font pas que contraindre l'action des agents, mais surtout qui 'constituent' leur Identité Collective - qui à son tour détermine leurs intérêts. La formation de cette Identité Collective précède ainsi la maximisation des utilités escomptées, et le constructiviste peut se vanter de focaliser sa recherche sur ce qui se passe avant que les modèles rationalistes ne puissent servir (ex. Wendt, 1994).

Pour certains, le constructivisme modéré représente aujourd'hui le principal point de contestation dans notre domaine de recherche. Reconnaisant l'importance et la pertinence des variables culturelles, des auteurs de traditions diverses se sont récemment

^{xi} "intersubjectively constituted structure of identities and interests"

penchés sur les possibilités de fusionner l'approche constructiviste aux approches Réaliste ou néolibérale classiques (Voir par exemple, Legro, 1997 ; Moravscik, 1997 ; Jervis, 1998 ; Ruggie, 1998 ; Walt, 1998)

Bien que courageuses, de telles tentatives sont, selon nous, vouées à l'échec. Cela tient du fait que le constructivisme ne constitue pas une approche substantive à la compréhension de la culture et de ses connexions multiples avec les systèmes politiques et économiques composant le système social global. Comme nous nous proposons de le souligner plus bas, cette inaptitude peut être retracée aux postulats spécifiques de l'approche constructiviste, de même qu'à l'utilisation qu'elle fait de concepts vagues et imprécis.

Ontologie Idéaliste

En effet, la première faille de l'approche constructiviste modérée concerne l'adoption qu'elle fait d'une ontologie semi-idéaliste. Ces adeptes remettent en question la nature strictement matérielle du système international, et ce, en insistant sur le fait que sa structure (définie conventionnellement en termes de configuration de capacités) est « inséparable des raisons et de l'auto-compréhension que les agents apportent à leurs actions ^{xii}» (Wendt, 1987 p. 359). Ils couplent donc la configuration des pouvoirs à une 'structure intersubjective' idéale (composée d'objets conceptuels : normes, idées, etc.) pouvant influencer des processus aussi concrets que la cognition, l'action et l'interaction des composants du système international.

Il ne s'agit pas ici de mettre en question l'étude objective de la perception des acteurs du monde concret qui les entoure et dont ils font partie. Néanmoins, la conception constructiviste de la structure internationale comme une inter-relation entre objets concrets et conceptuels découle d'une perspective dualiste de la réalité. Selon dernière,

une chose peut être à la fois concrète et conceptuelle. Or, comme nous l'avons vu dans la première section de ce travail, toute chose (concrète *ou* conceptuelle) peut être comprise *soit* comme un système concret, *soit* comme un système conceptuel. Et nous n'avons aucune raison d'accepter l'existence de systèmes mixtes, comme le font les Marxistes³⁵.

La raison est que pour parler d'association ou de combinaison entre deux articles, il est nécessaire de spécifier un lien d'association. Par exemple, les théories des sciences formelles (mathématique ou logique) spécifient la manière dont des articles conceptuels sont associés, et les théories des sciences factuelles (physique, neurologie ou démographie) spécifient les liens existant entre objets concrets. Par contre, il n'existe aucune théorie connue à ce jour qui spécifie la manière dont les objets conceptuels pourraient être combinés avec des objets concrets - et aucune expérience ne suggère qu'un tel hybride puisse exister (Pour détails, voir Bunge, 1979a).

Par ailleurs, en concevant le système international comme composé d'une super-'structure intersubjective' englobant tous les acteurs du système international, les constructivistes adoptent par-là même la doctrine idéaliste selon laquelle les idées (et tout autre objet conceptuel) peuvent exister indépendamment de toute matière pensante. Ainsi, tous les constructivistes, *sans aucune exception*, identifient la culture à un objet conceptuel et la définissent généralement comme un système (un échantillon, une série, ou une collection) de normes, de règles, de principes, de valeurs, de symboles, de significations, d'identités et/ou d'idées désincarnées : c'est-à-dire comme une entité idéaliste autonome.

Selon nous, cet idéalisme culturel est inadéquat pour les relations internationales, et ce, pour deux raisons principales. Premièrement, il est inacceptable dans une perspective ontologique, et ce, parce qu'il n'y a aucune évidence empirique de l'existence

^{xii} "inseparable from the reasons and self-understanding that agents bring to their actions"

d'idées désincarnées. Ceci ne veut pas dire pour autant qu' « *il est impossible de séparer la pensée de la matière pensante* ^{xiii} » (Engels, 1979 [1892], p. 7, italiques originales) En fait, c'est possible et surtout avantageux, pour des raisons analytiques, de traiter certaines idées *comme si* elles existaient par elles-mêmes. Cette représentation a notamment l'avantage d'inviter le chercheur à examiner le mérite ou le démérite de systèmes de croyances - et ce, quels que soient les individus ou le groupe d'individus les ayant épousé ou combattu.

Mais le point important est que ce *fictionisme* est seulement méthodologique et ne remet pas en question la nature matérielle du monde réel. Car en termes d'ontologie, les systèmes conceptuels n'ont aucune existence par eux-mêmes (Bunge, 1981). Un système conceptuel est un système d'idées et de croyances, individuelles ou partagées. Isolés de leurs créateurs ou utilisateurs, ces objets n'existent pas et, en aucune manière, ne représentent une 'structure intersubjective' ou un super-contexte dans lequel les agents sont englobés. Les composants du système international évoluent dans un monde naturel et social concret, pas dans un domaine d'idées Platoniques.

Deuxièmement, l'idéalisme inhérent au constructivisme est inadéquat dans une perspective méthodologique parce que son insistance excessive sur les idées, les concepts, les symboles ou les significations, encourage une étude subjective de la culture et des relations internationales centrées sur une méthodologie interprétative (ex. Katzenstein, 1990). Ce penchant vers une science sociale 'interprétative' est en accord avec la fameuse formule de Taylor (1971) selon laquelle *Man is a self interpreting animal* et dérive de la proposition de Dilthey et de Weber relevant de la nécessité de démasquer les significations sociales par la méthode appelée *Verstehen*, ou compréhension. Trois objections sérieuses peuvent néanmoins être formulées à l'encontre

^{xiii} "*it is impossible to separate thought from matter that thinks*"

de cette méthode.

Dans un premier temps, le chercheur en relations internationales ne devrait pas attribuer des attributs syntactiques, sémantiques ou phonétiques à des systèmes comme des preneurs de décisions, des nations ou des systèmes globaux, parce que personne ne peut les lire, les écrire, ou les 'interpréter.' C'est d'ailleurs pour cette raison qu'on les étudie scientifiquement.

Dans un deuxième temps, l'herméneutique invite les chercheurs à esquiver la validation empirique de ses hypothèses en les laissant se reposer sur leur intuition. Mais d'un point de vue scientifique, ce que l'herméneutique appelle une 'interprétation' n'est en fait qu'une hypothèse. Par exemple, lorsque nous 'interprétons' une action humaine, négativement ou positivement, nous ne faisons que deviner les sentiments, les idées, ou les intentions de l'individu l'ayant entreprise. Il reste pourtant à prouver quels étaient les véritables motifs de l'individu.

Finalement, l'utilisation du *Verstehen* n'implique aucune référence à des mécanismes sociaux : elle vise les sources mentales internes de l'action individuelle, sociale ou non. La proposition que nous 'comprenons' (*verstehen*) les raisons pour lesquelles un preneur de décisions a engagé son pays dans un conflit armé - parce que nous aurions fait la même chose à sa place ou que nous jugeons qu'il n'avait pas d'autre choix - est peut-être vraie. Mais dans les deux cas, aucun mécanisme n'est découvert, et notre 'compréhension' n'est qu'une description en langage ordinaire (Pour plus de détails, voir Harris, 1968 ; Albert, 1988 ; et Spiegel, 1990)

En somme, le premier postulat de l'approche constructiviste est idéaliste et conduit les adeptes de cette perspective à réduire les relations internationales à l'étude de 'structures intersubjectives' dont l'existence est plus que suspecte. Ce postulat pousse

également ces auteurs à focaliser leur étude sur d'autres fantaisies holistiques, telles que la Conscience Collective ou l'Identité Collective. Cette dernière est au cœur de l'approche utilisée par ces auteurs. Elle est importante non seulement parce que, selon eux, elle précède la définition des préférences et des intérêts, mais aussi parce qu'elle constitue le lien entre ces acteurs et la structure internationale, entre la subjectivité individuelle et l'intersubjectivité globale - légitimant ainsi le deuxième postulat de l'approche constructiviste.

Le Mythe de l'Identité Collective

Ceci introduit notre deuxième objection concernant le constructivisme. Celle-ci vise l'utilisation faite par ses adeptes de concepts vagues et imprécis - violant ainsi l'impératif scientifique d'exactitude et de précision. En effet, un problème substantiel surgit dès lors que l'étudiant curieux cherche à savoir à quoi se réfère cette notion d'Identité Collective. Malheureusement, la plupart des études empiriques constructivistes évitent d'élucider cette notion, couramment employée - de manière explicite ou implicite - comme « une étiquette utile ^{xiv} » (Jepperson, et al., 1996, p. 34) - c'est-à-dire comme un simple « concept, un outil analytique ^{xv} » (Melucci, 1996, p. 77).

Par ailleurs, les disparités qui existent parmi les plus courageux des constructivistes qui ont tenté de définir le concept ne sont pas moins révélatrices du « fait que nous ne savons pas réellement [...] de quoi exactement nous sommes en train de parler ^{xvi} » (Melucci, 1996, p. 89). Aussi, selon différents auteurs, l'Identité Collective peut être comprise comme : 1/ une 'collection d'identités individuelles' (ex. Wendt, 1994); 2/ une 'collection d'idéologies' (ex. Katzenstein, 1996); 3/ une 'définition partagée' (ex. Melucci, 1996); 4/ un 'savoir collectif' (ex. Wendt, 1992); 5/ une

^{xiv} "The term *identity* here is intended as a useful label"

^{xv} "concept, an analytical tool"

‘intention collective’ (ex. Bloom, 1990) ; 6/ une ‘cognition collective’(ex. Hall, 1999) ; ou bien encore 7/ une ‘série de significations’ (ex. McCall et al., 1978)³⁶. En bref, l’Identité Collective semble concernée un peu tout et un peu n’importe quoi à la fois.

Il importe donc d’examiner d’un peu plus près ce passe-partout aujourd’hui très en vogue. Comme nous l’avons soulevé plus haut, l’approche constructiviste modérée s’empreint singulièrement de la sociologie de Durkheim. Il n’est donc pas surprenant de constater que les constructivistes fassent fréquemment une analogie entre l’Identité Collective et la Conscience Collective, qui, selon Durkheim (1911 [1953]), crée ce qu’il appelle ‘une solidarité organique’ entre les membres d’une même société.

Mais, les constructivistes ne sont pas moins fiers de reposer leurs études empiriques sur des théories de psychologie sociale, et notamment sur la théorie de l’identité sociale formalisée par Tajfel (1978) et Tajfel et al., (1979, 1986)³⁷. Cette dernière est particulièrement révélatrice puisque l’*identité sociale* y est conçue comme :

«cette partie de l’auto-conception d’un individu qui dérive de sa reconnaissance qu’il est membre d’une catégorie sociale, de même que la valeur et la signification émotionnelle qu’il attache à cette appartenance ^{xvii}» (Tajfel, 1978, p. 63).

Parce qu’il convient de ne pas confondre l’identification sociale avec la catégorisation sociale, la présupposition faite derrière tout argument concernant l’identité d’une personne est que, pour se faire une idée d’elle-même et de son appartenance à un groupe, cette personne doit nécessairement le penser, c’est-à-dire subir une série de processus mentaux. Ainsi, avoir une identité sociale ne signifie pas faire partie d’une catégorie (ou classe) sociale (ex. Gilovich, 1991). Alors que la dernière concerne une classification ou catégorisation objective (ex. par un bureau de recensement) d’un nombre

^{xvi} “fact that we do not really know [...] what exactly it is we are talking about.”

d'individus partageant une ou plusieurs propriétés³⁸, la première concerne une identification individuelle subjective pouvant être étudiée objectivement en temps que processus cérébral (Buchtel, 1982 ; Breakwell, 1992). Ainsi, la proposition qu'un individu x possède une identité A revient à dire que l'individu s'identifie avec le groupe K représentant la caractéristique A .

Selon la thèse *psycho-neurale*, tous les processus mentaux, qu'ils soient conscients ou inconscients, sont des processus mentaux s'opérant dans les régions 'plastiques' du cerveau de certains vertébrés (Voir Hebb, 1966 ; Bunge et al., 1987 ; ou n'importe quel livre d'introduction en neurologie ou psychologie physiologique). Dans cette optique, l'idée qu'un individu x a de lui-même - c'est-à-dire son identité sociale - est la collection de tous les états du cerveau de x par lesquels x est conscient de certaines perceptions de lui-même. Mais il faut noter que, tout comme il n'y a pas d'entité pouvant être appelée la Digestion, il n'y a pas non plus d'entité pouvant être appelée la Conscience (ou l'Inconscience) ou encore l'Identité. Tout comme la digestion concerne les processus biochimiques s'opérant dans les systèmes digestifs d'organismes vivants, l'identité sociale d'un individu est un processus mental ne pouvant s'opérer que dans le cerveau de l'individu en question.

Certes, tous les membres de systèmes sociaux sont socialisés et leur appartenance à certaines catégories sociales peut influencer leur identification sociale individuelle (ex. Tajfel, 1978, et la vaste littérature du domaine de la psychologie sociale). Par ailleurs, tous les groupes sociaux sont composés d'individus partageant certaines identités sociales, certaines idées ou certaines valeurs, pouvant être étudiées en termes de 'systèmes de croyances' - individuels ou partagés (Par exemple, voir Little, 1988 ; et

^{xvii} "that part of an individual's self-concept which derives from his knowledge of his membership in a social category together with the value and emotional significance attached to that membership"

discussion dans la troisième section de ce travail). Mais en aucun cas devrait-on parler de systèmes sociaux- tels que des nations ou des gouvernements - en faisant référence à leur 'Conscience' ou leur 'Identité' collective. Il en est ainsi parce que la conscience et l'identité sont des processus mentaux s'opérant dans certaines parties du cerveau humain, et que seul celui-ci est capable d'expérimenter de tels processus.

Certains constructivistes pourront toujours objecter qu'il s'agit là d'une tendance réductionniste individualiste inhérente aux modèles du choix rationnel (ex Ruggie, 1998, p. 869). Selon nous, il s'agit là surtout de bon sens, de l'aptitude à adopter une approche multidisciplinaire, et aussi de la volonté d'acquérir plus de précision conceptuelle. En l'occurrence, ce n'est pas parce que tous les individus qui composent les systèmes sociaux subissent une digestion quotidienne, que les nations, les gouvernements, les multinationales ou les groupes culturels, possèdent une Digestion Collective. L'identité et la conscience pouvant être comprises comme des processus mentaux, une logique similaire peut être appliquée pour ce qui est de l'Identité Collective ou toute autre forme de 'cognition collective.' Comme nous l'avons soulevé dans la première partie de ce travail : à chaque système ses propres propriétés, résultantes ou émergentes.

En somme, l'approche constructiviste est inadéquate pour l'étude des relations internationales car elle attribue - sans aucune évidence empirique - aux groupes sociaux, des fonctions que seuls les individus peuvent décharger. Il s'agit là d'un exemple type de réification. Et l'on voit donc mal de quelle manière cette Identité Collective serait en mesure de 'constituer' les valeurs et les intérêts des acteurs du système international.

À la lumière de la discussion précédente, il nous est possible de proposer que la notion d'Identité Collective utilisée par le constructivisme (tout comme le mythe de la Conscience Collective de Durkheim) est non seulement vague et imprécise, mais aussi

sans équivalence ontologique : Une construction, certes, mais une construction dans la tête d'étudiants contaminés par les extravagances artistiques d'un *sociologisme* postmoderne peut recommandable.

Externalisme et Holisme

Ce sociologisme avance que les idées, les valeurs ou les intérêts de l'agent sont déterminés par l'environnement social - c'est-à-dire que ce dernier 'constitue' le premier. Bien sûr, ceci va à l'encontre du deuxième postulat de l'approche constructiviste - déjà entaché par le caractère illusoire de l'Identité Collective - et selon lequel « les agents et la structure sont mutuellement constitutifs ^{xviii}» (Finnemore, 1996, p. 24). En effet, la 'constitution mutuelle' des agents et de la 'structure intersubjective' implique que l'on puisse aussi démontrer le mécanisme par lequel les agents sont en mesure de 'constituer' ces structures.

Mais comme l'a démontré Checkel (1998), ce qui manque aux constructivistes, c'est une théorie de l'agent. Étant donné qu'ils conçoivent la structure du système international comme une configuration d'éléments culturels désincarnés (identités, intérêts), ils sont bien sûr dans l'incapacité de démontrer les mécanismes par lesquels les agents 'constituent' ces fameuses 'structures intersubjectives' idéales. Et sans de tels mécanismes, ils ne peuvent pas démontrer comment ces structures normatives ont émergé et de quelle manière elles pourraient changer.

En fait, malgré l'argument des constructivistes quant à la 'constitution mutuelle' des agents et des structures, la direction causale soulignée dans leurs études empiriques va de la structure vers l'agent (Voir Checkel, 1998): l'idéation et l'action des individus sont le produit de leur environnement culturel domestique (Identité Collective) laquelle est elle-même déterminée par des forces transcendantales (c'est à dire, la 'structure

intersubjective' internationale). Ils épousent ainsi une perspective essentiellement *externaliste*, et donc holistique, qui avance que le contexte détermine le contenu et que les agents sont ainsi les instruments de forces sociales obscures et incontrôlables.

Mais une telle approche souffre d'un nombre de limitations importantes : (a) elle néglige le leadership politique, la loyauté, le sacrifice, et la corruption ; (b) elle laisse échapper les systèmes de pensée des preneurs de décisions ; (c) elle déprécie les motivations et les problèmes cognitifs du preneur de décisions - les attribuant à des facteurs externes ; (d) elle ignore le fait qu'un seul et même stimulus peut faire naître différentes (ou aucune) idées, chez des personnes différentes ou chez la même personne à des moments différents ; (e) elle sous-estime les accidents et la chance - présents à l'intérieur comme à l'extérieur du cerveau humain.

En somme, l'approche constructiviste peut être réprouvée si seulement parce qu'elle adopte un holisme qui la rend inadaptée à la découverte de mécanismes expliquant des phénomènes aussi complexes que l'émergence ou le déclin de certaines nations ou institutions internationales. Comme nous l'avons vu dans cette section, l'idéalisme est la conséquence logique de la perspective intersubjective et dualiste inhérente au constructivisme, impliquant des concepts imprécis et des structures obscures, et invitant par-là même une approche externaliste, et donc holistique. Cette chaîne est peut être logiquement impeccable, mais tous les éléments qui la constituent sont erronés : Il s'agit là d'une chaîne d'erreurs.

Bien sûr, et tout comme l'avait fait Durkheim et Weber pour l'ensemble des sciences sociales, certains constructivistes ont fait certaines contributions en étudiant le rôle des idées et des normes, et en démontrant leur importance³⁹. Dans la troisième section de ce travail, nous verrons que le chercheur en relations internationales ne peut

xviii "agents and structure are mutually constitutive"

que difficilement objecter à la pertinence des idées et de la culture, temps qu'elles ne sont pas postulées comme des objets conceptuels désincarnés, et qu'elles sont étudiées de manière objective (Nadel, 1961, chap. 13). En fait, le pouvoir des idées et des systèmes de croyances est tel que si une personne croie que x est réel, elle agira comme si x était réel, même si, en fait, x n'est rien que le produit de son imagination (Voir Merton, 1957, p. 421).

Mais si ces variables culturelles sont des éléments importants et incontournables à une compréhension plus complète des relations internationales, il convient de ne pas confondre cette assertion avec le dogme culturaliste et idéaliste selon lequel le moteur de l'histoire humaine se trouve essentiellement, sinon exclusivement, dans un monde d'idées : la culture est peut être partout, mais elle n'est pas partout omnipotente. En d'autres termes, aucune étude sérieuse du système social global ne devra postuler que chacun de ses composants est « englobé dans des règles sociales et des conventions qui constituent son identité ^{xix} » (Katzenstein, 1996, p. 23).

Pour conclure, les contributions constructivistes doivent être interprétées de manière matérialiste et systémique en postulant, d'une part, que les idées sont des processus cérébraux pouvant être analysés objectivement, et d'autre part, que tous les systèmes sociaux - ex. le système international ou les systèmes culturels globaux (ex. les réseaux de communication internationaux, les religions ou les communautés scientifiques) - sont des systèmes concrets en ce qu'ils sont composés, entre autres, d'individus en chair et en os dont les interactions réciproques représentent la structure (ou la propriété émergente) desdits systèmes. Cette insistance sur l'aspect matériel de la réalité sociale ne suppose pas pour autant que le système international et la culture soient des systèmes physiques ou biologiques pouvant être étudiés en termes de chimie ou de

biologie. Bien que matériel, ses systèmes sont irréductiblement sociaux. Leur étude demande simplement l'adoption d'une approche plus sophistiquée. D'où le thème de notre prochaine section.

IV. Systémisme Matérialiste et la Culture

Dans cette section, nous nous proposons d'esquisser les grandes lignes d'une approche systémique de la culture et de ses connexions avec les sous-systèmes politiques et économiques du système social global. Bien que pouvant être élaborée largement au-delà du cadre de ce travail, cette approche sera présentée ici en vue de répondre aux limitations ontologiques, méthodologiques et conceptuelles de l'approche constructiviste. Elle nous permettra notamment de comprendre la culture comme un système social composé d'individus concrets, mais capable de cognition. En concevant la culture comme un sous-système de tout système social, le systémisme pourra également être proposé comme alternative à la perspective culturaliste selon laquelle la « culture procure et construit le contexte dans lequel la politique a lieu^{xx}» (Ross, 1997, p. 44).

En effet, parler de l'impact des systèmes culturels en relations internationales ne signifie pas pour autant qu'une « nation, en un mot, est un 'système culturel,' et les relations internationales sont des interactions entre systèmes culturels^{xxi}» (Iriye, 1979, p. 115). Cette perspective radicale dérive de la proposition faites par la plupart des culturalistes selon laquelle la culture est l'identité de la nation. Mais il convient de noter que l'équation 'Culture=Nation' est inadéquate, et ce, pour quatre raisons principales. Premièrement, elle suggère que la culture englobe tous les acteurs politiques et économiques nationaux et donc qu'elle supprime toutes les autres relations sociales.

^{xix} "embedded in social rules and conventions that constitute its identity"

^{xx} "culture provides and frames the context in which politics occurs"

^{xxi} "A nation, in a word, is a 'cultural system,' and international relations are interactions among cultural systems"

Deuxièmement, elle favorise la tradition idéaliste de se concentrer sur des normes, des idées, et des valeurs désincarnées, sans prendre en considération des éléments aussi concrets que les individus, leurs activités et leurs interactions - tels que la diffusion ou la production d'objets culturels, et la gestion de telles activités. Troisièmement, elle nous empêche de parler de l'économie (production, consommation) et de la politique (gestion) de la culture - en particulier de la politique culturelle de tout gouvernement. Finalement, en avançant que l'identité et la culture ne peuvent se trouver que dans des communautés nationales (ex. Carter et al., 1993), elle paralyse toute possibilité de concevoir la culture de différents systèmes sociaux, tels que les gouvernements, les multinationales ou le système social global.

La conception de la culture que nous proposons ici est plus restreinte, et répond par-là même aux limitations inhérentes à l'équation 'Culture=Nation'. Certes, il existe plus de deux cents différentes manières de concevoir la culture (Kroeber et al., 1952). Mais puisque, comme toute autre chose, la culture peut être comprise comme un système ou comme la composante d'un système, nous pouvons adopter l'approche systémique présentée dans la première partie de cette dissertation. Cette approche doit notamment nous permettre de comprendre que la culture est bien plus qu'un corps d'idées, de normes, ou de valeurs désincarnées. En effet, le systémisme peut être jugé comme consistant avec une ontologie matérialiste, dès lors où la culture n'est pas conçue comme une série de valeurs, de normes ou d'idées (Parsons, 1951), mais comme un système social concret, c'est à dire matériel (White, 1975 ; Bunge, 1981).

Les Systèmes Culturels et le Système Social Global

Rappelons ici que nous avons proposé que tout système social est composé d'individus et de sous systèmes sociaux, engagés dans des activités et des relations

politiques, économiques, et culturelles - lesquelles représentent la structure des sous-systèmes (politiques, économiques et culturels) composants le système social en question. Dans cette optique, les limitations de la conception idéaliste de la société et de la culture sont résolues de la manière suivante : tout système social, étant composé d'entités concrètes (c'est-à-dire des individus) peut être compris comme un système concret. De manière similaire, la culture de tout système social est le sous-système concret de ce dernier, et ce, parce qu'elle est composée d'individus engagés dans des activités culturelles de tout types - qui impliquent toutes le néocortex du cerveau - et qui sont également toutes sociales puisqu'elles sont influencées par la tradition et influencent à leur tour toutes sortes de comportements sociaux (Bunge, 1981)⁴⁰.

De manière plus spécifique, la culture peut être définie comme le sous-système concret de tout système social (gouvernements, corporations, nations), c'est à dire comme un système social composé d'individus et de sous-systèmes sociaux (ex université ou temple religieux) dont les activités concernent la création, la production, la consommation, le partage, et la diffusion d'objets matériels (ex. livres, publications, peintures, sculptures, etc.) et conceptuels (ex. mythes, poèmes, théories, préceptes légaux, etc.) à caractères scientifiques, technologiques, artistiques, religieux ou idéologiques.

En tant que système, la culture peut être étudiée selon les deux postulats exposés dans la première section de cette dissertation. L'environnement d'un système culturel concerne donc les éléments naturels, sociaux, et artificiels avec lesquels les membres dudit système sont connectés. Ses composants concernent l'ensemble des objets culturels non humains (ex. livres, textes, sculptures, mythes, hypothèses, etc.) et les communautés humaines linguistiques, épistémologiques, artistiques ou idéologiques en inter-relation. Chacune de ses communautés est composée d'individus engagés dans des activités et des

relations culturelles (ex. recherche, argumentation, ou communication), mais aussi des activités économiques (ex. production de livres) et des activités politiques (ex. coordination des activités). Les sous-systèmes composant une culture (ex. université, églises) peuvent donc être analysés comme des systèmes sociaux, composés de sous-systèmes politiques, économiques et culturels en interaction réciproque.

La culture d'un système social peut aussi être caractérisée par sa structure et ses mécanismes distincts. Ces derniers concernent l'ensemble des processus (production, la consommation, l'échange, et la diffusion d'objets culturels) qui détermine (maintienne ou altère) la structure d'un système culturel donné. Cette dernière, quant à elle, concerne l'ensemble des relations lieuses (tels que la communication et l'instruction) entre les composants du système culturel, et entre ces derniers et les membres de l'environnement social avec lesquels ils sont en interactions réciproques. La structure culturelle d'un système social est distincte de sa structure économique et de sa structure politique. Cette distinction dérive notamment des différents types d'activités et de relations sociales dans lesquels sont engagés les composants de tout système social⁴¹. Une culture n'étant que le sous-système d'un système social, il convient de noter que sa structure (ou l'ensemble des relations culturelles) n'est que la sous-structure culturelle de la structure sociale totale d'un même système social (Pour plus de détails, voir Bunge 1979a, 1981, 1998).

Les nations étant composées de sous-systèmes politiques, économiques, et culturels. D'une perspective systémique, les relations internationales peuvent donc être politiques, économiques, et/ou culturelles. Ces relations sont plutôt emmêlées. Par exemple, une nation *x* peut procéder à des échanges économiques (ex. commerciaux) avec une nation *y* tout en ayant des liens culturels (ex. idéologiques) avec une autre nation *z*, laquelle est en conflit politique avec *y*. En outre, cet enchevêtrement nous

permet de mieux concevoir comment une amélioration (ou détérioration) dans un type de relations (politique, économique, ou culturel) peut améliorer (ou détériorer) des relations d'un type différent (Par exemple, voir Hass, 1989, 1990, 1992).

Les relations culturelles faisant partie de la réalité sociale globale, il nous est permis de reprendre ici la question de Wallerstein (1991, p. 184) : « Peut-il y avoir une chose telle qu'une culture mondiale ?^{xxii} ». La conception systémique des choses (comme des systèmes tenus par des relations entre leurs composants) que nous avons adopté nous incite à rejoindre la position de Featherstone (1990a, 1990b) selon laquelle une telle culture existerait au travers les multiples interactions culturelles globales entre acteurs nationaux, mais aussi entre acteurs n'étant pas nécessairement attachés à une nation ou à un gouvernement en particulier (ex. institutions religieuses, communautés scientifiques ou technologiques).

Mais si tel est le cas, alors il ne s'agit sûrement pas de l'aborder de manière idéaliste comme s'il s'agissait d'un 'MacWorld' (Barber, 1995), d'une superstructure idéale ou tout autre « série de croyances et procédures intellectuelles superposées sur d'innombrables groupes nationaux et culturels^{xxiii} » (Sowell, 1994, p. 249). Si une culture mondiale existe, alors c'est qu'il s'agit d'un système concret, et plus particulièrement du sous-système culturel du système social global.

Il n'est pas dans le cadre de ce travail de démontrer l'existence d'un tel système, mais nous pouvons néanmoins suggérer la procédure qu'une telle entreprise impliquerait. Lorsque nous suspectons qu'une chose existe, et donc qu'il s'agit d'un système, nous devons chercher à identifier sa composition, son environnement, et sa structure. L'ordre dans lequel ces trois coordonnées apparaissent est naturel, plutôt qu'artificiel. En effet,

^{xxii} "Can there be such a thing as a world culture?"

l'identification des composants du système culturel global doit précéder toute question quant à son environnement et sa structure, parce que cette dernière est la collection de relations entre les composants du système de même qu'entre ceux-ci et certains des composants de l'environnement.

Il est vrai que, lorsqu'un scientifique découvre certains systèmes, tel qu'un organisme biologique ou une galaxie, il commence sa recherche avec la totalité et son environnement, et fini par dévoiler sa composition et sa structure. Mais lorsque le chercheur s'attarde à comprendre des systèmes tels que des systèmes biogéographiques ou géologiques, il doit commencer par identifier ses composants dans leur milieu et essayer ensuite de divulguer la structure de l'ensemble en étudiant le comportement des composants individuels. Et il en est de même pour tous les systèmes sociaux, *a fortiori* pour un supersystème comme le système culturel global.

En d'autres termes, avant d'avancer des hypothèses quant aux effets d'une structure culturelle sur les composants du système culturel qu'elle caractérise, de même que sur ceux composant l'environnement social (ex. firmes, gouvernements, nations, systèmes internationaux), il convient de s'attarder à l'analyse dudit système. Ainsi, quel que soit notre mode de perception, toute analyse consistante du système culturel global devra procéder de la manière indiquée ci-dessus (identification des composants, environnement, et structure), et ce, pour une question de logique. En effet, il n'y a aucune raison d'avancer des hypothèses sur des structures (relations) sans savoir quels pourraient être les *relata*. Et si le holisme est dans l'impossibilité de rendre compte des totalités, c'est précisément parce qu'il est incapable de divulguer comment les composants sont liés ensemble pour tenir le système.

^{xxiii} "world culture, a set of beliefs and intellectual procedures superimposed on innumerable national and group culture."

Le Systémisme Supplante le Structuralisme

Ceci nous conduit à l'importante distinction existant entre le systémisme et le 'structuralisme.' En effet, le premier reconnaît l'existence de totalités sociales (tels que les systèmes sociaux) avec leurs propriétés propres, de même que l'importance des liens intersystémiques. Mais il est en désaccord avec l'approche structuraliste quant à la place réservée à l'individu dans tout système social. Ainsi, si le systémisme accepte la thèse selon laquelle une chose ne peut être comprise complètement que dans la mesure où elle est mise dans son environnement, il rejette la proposition structuraliste selon laquelle les « entités sont définies en termes de relations avec d'autres entités *et non pas par leurs propres propriétés intrinsèques*^{xxiv} » (Lichbach, 1997, p. 247, italiques ajoutées).

Par ailleurs, si le systémisme est en accord avec la proposition structuraliste selon laquelle les structures sont réelles, il refuse la proposition holistique selon laquelle les « structures sont des entités ou des objets réels^{xxv} » (Lichbach, 1997, p. 251) - ce qui impliquerait que les sciences sociales doivent étudier des structures en elles-mêmes plutôt que des objets structurés. Bien que réelle, une structure n'est pourtant pas un système, ni même la composante d'un système, mais un ensemble (c'est-à-dire une abstraction) de relations personnelles et impersonnelles entre les composants du système. Et puisqu'il ne peut y avoir de relations sans *relata*, la thèse structuraliste est logiquement fautive : loin d'être des entités autonomes, les structures sont les propriétés d'objets, et toute structure sociale est la structure d'un système social composé de sous-systèmes en interaction réciproque.

Bien que les holistes acceptent la réalité des relations sociales, ils prennent l'existence des structures sociales pour acquise et adoptent un macro-réductionnisme qui

^{xxiv} "entities are defined in terms of relationships with other entities and not in terms of their own intrinsic properties"

visé à comprendre la réalité sociale en focalisant sur l'impact de ces structures sur l'action individuelle. De plus, ils sont généralement intéressés plus par des structures mythiques (ex. Identité Collective) planant au-dessus des agents, que par des relations interpersonnelles objectives. Ces dernières sont particulièrement avancées par les individualistes, selon lesquels : « les interactions répétées entre personnes particulières sont les boyaux et la moelle même de la vie sociale^{xxvi} » (Homans, 1974, p. 57). Malheureusement, en adoptant un micro-réductionnisme, les individualistes désavouent aussi l'existence de structures sociales, et sont donc dans l'incapacité de rendre compte des propriétés émergentes caractérisant tout système (Voir Bunge, 1996).

A partir de là, une synthèse de ce qui est valable dans ces deux approches mérite d'être adoptée. L'alternative c'est l'approche systémique. En effet, cette dernière reconnaît l'importance des actions individuelles, mais admet aussi l'existence de structures sociales, de propriétés émergentes, et de liens entre systèmes sociaux. La reconnaissance de ces derniers est particulièrement importante puisqu'elle facilite considérablement la compréhension des transactions entre la culture et les autres sous-systèmes politiques et économiques qui caractérisent tout système social, et notamment le système social global⁴².

Certes, ces relations intersystémiques (qu'elles soient coopératives ou compétitives) sont établies, maintenues, et altérées par des individus, tels que des consultants en stratégie militaire, des leaders spirituels, des présidents de corporations, des ambassadeurs ou des chefs de gouvernements. Pourtant, même le théoricien du choix rationnel se doit de reconnaître que les individus ne sont jamais totalement libres, et qu'ils agissent aussi au nom du système qu'ils représentent (Putnam, 1988). Ce n'est pas

^{xxv} “[s]tructures are thus real *entities* or *objects*”

^{xxvi} “Repeated interactions between particular persons are the very guts and marrow of social life”

que leurs propres intérêts ou personnalités individuelles soient sans importance, mais plutôt qu'ils remplissent certains rôle (ou fonctions) dans des systèmes impersonnels. Les relations entre macro-systèmes culturels et politiques (ou économiques) peuvent donc être analysées, en principe, en termes de relations interpersonnelles, et ce, tant que les rôles de ses individus ont été identifiés - rôles qui ne sont pas réductibles aux propriétés d'individus isolés⁴³.

Parce que la « culture n'a aucune réalité indépendante de ces parties constituantes^{xxvii} » (Mazarr, 1996, p. 192), l'approche systémique nous invite à étudier les différentes communautés culturelles (ex. communautés religieuses ou scientifiques) et les organisations culturelles (ex. institutions religieuses ou universités), comme des systèmes concrets composés d'individus et de sous-systèmes sociaux. Et plutôt que de spéculer sur l'impact de forces culturelles impénétrables, le systémisme encourage l'étude de structures culturelles découlant des interactions entre agents culturels (individus et sociosystèmes) dans leur environnement social.

Dans cette perspective, il y a des contraintes impersonnelles (politiques, économiques, culturelles) mais il n'y a pas de 'structure intersubjective' ou toute autre force sociale désincarnée et autonome. Toutes les forces sociales (ex. surpopulation, innovation technologique, intimidation culturelle) sont des actions collectives ou résultent d'actions individuelles (concertées ou non) qui ne sont jamais totalement libres, puisque contraintes par des normes sociales (comme la tradition), de même que par les circonstances sociales et naturelles (ex. environnemental). L'action sociale est la source ultime de la structure sociale, et elle s'opère dans un système doté d'une structure changeante.

^{xxvii} "Culture has no independent reality apart from these constituent parts"

En d'autres termes, la structure et les agents, le système et ses composants, vont main dans la main : si nous enlevons le comportement social des agents, il ne nous reste plus aucune structure à analyser, et donc plus de système social. Il en est ainsi essentiellement parce que toute action est entreprise dans un système social, et parce que tous les systèmes sociaux émergent, existent, et disparaissent au travers l'action de leurs composants. En somme, le systémisme combine les niveaux macro et micro, de même que l'action individuelle et la structure. Toute action de l'agent étant une action dans un système, et toute structure étant la propriété d'un système, la notion de structure ne prend tout son sens que dans une perspective systémique.

Les Idées et les Systèmes de Croyances

Certes, comme pour la structure de toute chose concrète, la structure de tout système culturel doit être conjecturée puis soumise à la validation empirique⁴⁴. Mais, le chercheur en relations internationales ne doit pas simplement dévoiler les structures objectives du système social global et de ses sous-systèmes, il doit aussi découvrir la manière dont elles sont perçues et comprises par les individus qui composent les systèmes sous étude. La raison est que les croyances, qu'elles soient vraies ou fausses, influencent l'action. Par exemple, un preneur de décision agira d'une certaine manière s'il croit que la structure du système international est anarchique, et autrement s'il la perçoit différemment. Ceci n'implique pas pour autant que les structures sociales sont 'intersubjectives', que les « relations sociales entre les hommes existent seulement dans et de par leurs idées », et donc qu'elles « tombent dans la même catégorie logique que le font des relations entre idées^{xxviii}» (Winch, 1958, p. 131 ff.). Une fois pour toutes, les

^{xxviii} "Social relations between men exist only in and through their ideas [...] fall into the same logical category as do relations between ideas"

relations internationales et les processus globaux ne sont pas un chapitre de l'épistémologie⁴⁵.

Le systémisme matérialiste récuse le subjectivisme collectiviste, mais non pas l'étude objective de la subjectivité des individus. Plus particulièrement, il examine les systèmes sociaux (tels que les idéologies et autres communautés épistémologiques), comme des systèmes sociaux concrets, qui diffère des autres systèmes matériels en ce que leurs composants sont souvent créatifs et agissent en fonction de leurs idées ou systèmes de croyances. De plus, il ne conçoit pas ces derniers comme des Identités Collectives, mais comme « des croyances tenues par des individus^{xxix} » (Goldstein et al., 1993, p. 3), comprises comme des processus mentaux qu'il convient d'expliquer en termes physiologiques ou neuropsychologiques - et donc matériels (Hebb, 1949 ; Bindra, 1976)⁴⁶.

L'idéalisme peut être rejeter, mais pas les idées. En effet, les valeurs, les normes, et les croyances sur ce qui est bien est mal pour la société sont tout aussi important en politique que les intérêts et les préférences. Qu'elles soient justes ou erronées, ces idées importent car elles mobilisent ou paralysent les individus qui les ont épousées. Elles les motivent, par exemple, à initier ou à se joindre, à s'opposer ou à ignorer différents types de mouvements sociaux globaux, tels que ceux favorisant la démilitarisation internationale ou le respect des droits fondamentaux de l'être humain (de l'homme, de la femme, et de l'enfant). Lorsque certaines idées concernant l'ordre social (existant ou souhaitable) sont partagées par un certain nombre d'individus, il est possible de parler d'idéologie sociopolitique.

Quiconque est intéressé par l'étude de la politique ne peut pratiquer une recherche complète sans prendre en considération de tels systèmes de croyances. Il en est ainsi si

seulement parce que toutes les idéologies politiques concernent la lutte pour le pouvoir, et se trouve par-là même au cœur de la politique. D'autre part, tous les individus et tous les systèmes sociaux sont guidés ou trompés par des idéologies - religieuses ou séculaires. Même la plus illuminée des sociétés ne pourraient exister sans idéologie puisqu'une idéologie est un système d'idées et de croyances qui permet aux individus de percevoir et d'évaluer les faits sociaux. Conséquemment, elle joue un rôle essentiel dans nos choix sociaux et nos actions. Plutôt que d'être étrangère à la réalité sociale globale, l'idéologie en fait partie. Elle peut même contaminer toute science sociale, et essayer de se faire passer comme telle (ex. la *Realpolitik*).

La littérature sur les systèmes de croyances dans notre domaine de recherche témoigne d'un intérêt croissant sur l'impact des idées en relations internationales. D'abondantes études se sont penchées sur les liens existant entre l'environnement opérationnel des preneurs de décisions et leurs systèmes de croyances. Ces derniers dérivent de processus cognitifs s'opérant dans le système cérébral d'individus, et au travers desquels l'information concernant l'environnement physique et social est reçue. Le concept fut introduit en relations internationales par Holsti (1962, p. 544), selon lequel un système de croyances :

« oriente l'individu dans son environnement [et] a la fonction d'établir les objectifs et d'ordonner les préférences. Ainsi, il a en fait une double connexion avec le preneur de décision. La relation directe est trouvée dans l'aspect du système de croyance qui nous indique 'ce qui devrait être', agissant comme un guide direct dans l'établissement des objectifs. Le lien indirect [...] dérive de la tendance de l'individu d'assimiler de nouvelles perceptions à des perceptions familières, et de déformer ce

^{xxix} "beliefs held by individuals"

qui est perçu de telle manière à minimiser tout conflit avec des attentes antérieures^{xxx}»⁴⁷.

Il existe plusieurs approches à l'analyse des relations entre les systèmes de croyances partagés par les preneurs de décisions et leurs actions au sein des systèmes politiques dans lesquels ils se trouvent. Certains auteurs abordent le sujet par le biais de 'systèmes de croyances' (ex. Holsti, 1962, 1967), d'autres par le biais de 'codes opérationnels' (ex. George, 1969, 1979a, 1979b, 1980 ; Starr, 1984 ; Holsti, 1982), et d'autres encore par celui de 'cartes cognitives' (ex. Shapiro et al., 1973 ; Axelrod, 1976 ; Heradstveit et al., 1978). Chaque différente perspective focalise autour des travaux d'un érudit distinct ayant développé une approche spécifique afin de rendre opérationnel le lien général entre les croyances et l'action.

À titre d'exemple, le cadre analytique développé par Brecher et al. (1969), bien que constituant un projet de recherche outrepassant les systèmes de croyances, concerne la relation entre l'information et l'action des preneurs de décisions, et est fondé sur la notion de 'système analytique de politique étrangère.' Le mécanisme derrière cette notion est le lien entre les prédispositions psychologiques des preneurs de décisions et l'environnement opérationnel dans lequel les décisions sont implantées. Aussi, le postulat soulignant l'explication de toute politique étrangère est formulé par Brecher et al. (1969, p. 81) de la manière suivante :

« dans la mesure où les preneurs de décisions perçoivent l'environnement opérationnel avec exactitude leurs actions en politique étrangère peuvent être prononcées comme enracinées dans la réalité et seront donc vraisemblablement 'couronnées de succès'. Dans la mesure

^{xxx} "information concerning the physical and social environment is received. It orients the individual to his environment, [and] has the function of the establishment of goals and the ordering of preferences. Thus it actually has a dual connection with decision making. The direct relationship is found in that aspect of the belief system which tells us 'what ought to be', acting as a direct guide in the establishment of goals. The indirect link [...] arises from the tendency of the individual to assimilate new perceptions to familiar ones, and to distort what is seen in such a way as to minimize the clash with previous expectations."

où leurs images sont inexactes les choix de politiques seront ‘sans succès’^{xxxii}».

De manière à examiner cette relation, ils proposent un cadre analytique afin de structurer la recherche sur les décisions en politiques étrangères. Celui-ci identifie les composants de l’environnement opérationnel (classifiés en cinq facteurs externes et cinq facteurs internes) et les lie aux perceptions du preneur de décision dans son environnement psychologique - c’est-à-dire, ses prédispositions (idéologie et personnalité) et ses ‘images’ de chacun des dix facteurs⁴⁸. Le but de leurs travaux est de rendre compte des liens entre les perceptions des preneurs de décisions et leur environnement opérationnel, par le biais d’une méthode analytique systémique développée par Brecher (1974) : l’‘empirisme structuré’. En somme, l’analyse des perceptions des preneurs de décisions et la nature de leur environnement opérationnel et psychologique représente, pour ces auteurs, une route incontournable dans la formulation de théories sur la politique étrangère.

Cette approche a été utilisée avec succès dans un certain nombre d’analyses de cas détaillées (ex. Brecher, 1972, 1974, 1978 ; Brecher et al., 1980 ; Shlaim, 1983) et constitue une des bases fondamentales soulignant le projet de recherche ICB (*International Crisis Behavior*) dirigé par Brecher et al. (1988, voir également Brecher et al., 1997). Bien que ce projet se soit distancé quelque peu du modèle formulé antérieurement par Brecher et al. (1969), ces travaux n’en restent pas moins d’excellents exemples sur la manière d’utiliser le concept de ‘système de croyances’ de manière à examiner l’impact des idées sur les comportements en politique étrangère.

^{xxxii} “To the extent that decision-makers perceive the operational environment accurately, their foreign policy acts may be said to be rooted in reality and are thus likely to be ‘successful’. To the extent that their images are inaccurate policy choices will be ‘unsuccessful’.”

Ce qui nous importait ici c'était de présenter une approche psychologique et cognitive générale à l'explication des liens existant entre les systèmes de croyances et les relations internationales: une alternative progressiste à l'approche obscurantiste analysée plus haut dans cette dissertation. Par ailleurs, l'approche de Brecher chevauche les autres écoles de pensées mentionnées plus haut, et ce, en termes de leurs postulats et de leurs hypothèses respectives. Il y a bien sûr des divergences entre chacune de ces approches. Elles diffèrent notamment dans leurs méthodologies, de même que dans le degré de généralité des croyances sur lesquels elles se penchent. Certaines sont plus solides que les d'autres sur un certain nombre de points, et la vaste littérature quant à l'utilité et les limitations de chacune suggère qu'il s'agit là d'un sujet de recherche vigoureux et prometteur (Pour une revue détaillée, voir Little et al., 1988).

Certes, cette approche des relations internationales est continuellement confrontée à un certain nombre de dilemmes. Deux des plus importantes concernent, d'une part, l'étendue du pouvoir prédictif de ces différentes perspectives, et d'autre part, la question de savoir si les systèmes de croyances d'un individu peuvent être expliqués par d'autres niveaux d'analyse. Nous pouvons répondre au premier point en stipulant que, malgré la soi-disant 'utilité' de certaines prophéties, les prédictions dans toutes les sciences factuelles sont nécessairement précédées par la description et l'explication validée empiriquement - tâches incontournables que les perspectives mentionnées ci-dessus s'attachent vigoureusement de développer. Le deuxième problème, par contre, constitue un point crucial dans le contexte de ce travail, puisqu'il concerne la pertinence de variables socio-culturels (ex. endoctrinement idéologique) sur la définition même du système de croyances de l'individu.

En effet, une critique généralement soulevée à l'encontre de la littérature sur les systèmes de croyances concerne la concentration excessive, faite par certains auteurs, sur les systèmes de croyances du preneur de décision. Comme l'observe Heradstveit et al (1978, p. 77), « L'individu constitue ainsi l'unité d'analyse de base^{xxxii} ». Le problème est que tous les individus sont socialisés par leur environnement social et que les décisions en relations internationales sont généralement prises dans le contexte d'un groupe d'individus. Cela dit, il convient de noter que nombre d'auteurs ont également focalisé leur recherche sur les groupes plutôt que sur l'individu, et se sont penchés par-là même sur l'impact de systèmes de croyances partagés par les membres d'un groupe, de même que sur le lien existant entre les systèmes de croyances individuels et l'idéologie (ex. Boulding, 1956b, 1959 ; Leites, 1951, Brecher et al., 1969 ; Neustadt et al., 1986, MacLean, 1988).

En fait, ces travaux montrent que les systèmes de croyances d'un individu ou d'un groupe d'individus ne peuvent être compris sans prendre en considération l'environnement social. Il en est ainsi parce que les systèmes de croyances des individus sont en partie déterminés pas les processus sociaux successifs ayant influencé ces même individus tout au long de leur vie. L'implication pour les travaux sur l'impact des systèmes de croyances est qu'il est possible d'expliquer le comportement des acteurs en relations internationales sans tomber dans le piège individualiste. Deux exemples montrent pourquoi il en est ainsi. Premièrement, les individus situés dans un groupe décisionnel doivent s'arranger les uns avec les autres, de même qu'avec les orientations générales du groupe, de telle manière que leurs déclarations et comportement seront influencés par leur environnement social. Deuxièmement, les systèmes de croyances

^{xxxii} "The individual thus constitutes the basic unit of analysis"

reflètent un environnement culturel plus large puisqu'ils sont le produit d'un nombre important de facteurs de socialisation (Voir par exemple, Little et al., 1988).

Bien que soulignant l'importance des individus dans les relations internationales, les travaux sur les systèmes de croyances conduisent à une étude des comportements d'individus compris comme des *role-players* au sein de systèmes impersonnels. Dans cette mesure, ces approches psychologiques nous aussi offrent une manière d'analyser, de manière objective et concrète, l'impact des systèmes conceptuels (en tant que processus cognitifs) sur les actions des preneurs de décisions, et ce, sans nous forcer dans l'individualisme méthodologique. Elles considèrent l'interaction culturelle entre les individus et l'influence de la structure culturelle sur ces même individus, nous invitant par la même à adopter une approche systémique.

V. Conclusion

La vision du monde que nous avons présentée dans ce travail est systémique : elle avance que le système social global est un système composé de sous systèmes politiques, économiques, et culturels. Plus précisément, le système social global est le super-système social incluant tous les autres systèmes sociaux, y compris le système international. Le monde des relations internationales, dans cette optique n'est pas identifiable à une structure idéale obscure ou à une agrégation d'unités rationnelles. Il est tenu par des liens politiques, économiques et culturels entre ses différents composants. En somme, le système social global est un système cohérent et intégré de sous-systèmes politiques, économiques et culturels dont les interactions réciproques constituent la structure sociale globale.

La culture, comme l'économie et la politique, est également un système social et peut ainsi être caractérisée par sa composition, son environnement, et sa structure. Il est

vrai que la culture implique des systèmes conceptuels, tels que le savoir, les opinions, les valeurs, les normes ou les idées. Mais ceci n'implique pas pour autant qu'il s'agisse d'une pensée collective ou d'une structure d'idées désincarnées, et suggère simplement que le physicalisme vulgaire est inadéquat pour notre domaine de recherche. Une approche plus sophistiquée nous a permis de concevoir la culture comme un système concret, et ce, parce qu'elle est composée de systèmes biologiques concrets, capables de cognition et engagés dans des activités culturelles qui sont toutes sociales.

Contrairement aux choses purement physiques, chimiques ou biologiques, les systèmes sociaux et leurs sous-systèmes culturels contiennent également des êtres humains pensants capables d'agir selon leurs espoirs, leurs peurs, leurs intérêts, leurs objectifs, leurs idées et leurs valeurs, selon leurs systèmes de croyances. Une approche systémique et multidisciplinaire nous permet de concevoir ses objets conceptuels comme des processus cérébraux. Elle nous invite à analyser leur influence sur les comportements individuels avec l'aide de la psychologie. En somme, le systémisme matérialiste tient compte des objets conceptuels en les localisant dans les cerveaux d'individus, dont les interactions constituent les structures de systèmes sociaux concrets.

Certains érudits des relations internationales seront peut-être tentés de se demander : Comment une telle vision du système social global et de la culture pourrait exercer une influence sur notre domaine de recherche ? Les relations internationales ne sont-elles pas caractérisées par une méthode plutôt que par une ontologie ? La réponse est qu'une méthode n'est qu'un élément d'une approche, les autres étant une série de problèmes, une série d'objectifs, et un cadre général. Ce dernier peut être caractérisé comme un système de principes philosophiques (logique, épistémologiques, et ontologiques) qui sont loin d'être décoratifs : ils guident, dupent ou paralyse l'entreprise

cognitive, de la formulation des problèmes jusqu'à l'évaluation des solutions (Bunge, 1981).

Dans le cas des relations internationales, et de tout autre domaine de recherche dans les sciences factuelles, le principe ontologique dominant est que le monde réel est composé uniquement de systèmes concrets (certains étant capables de cognition) en fluctuation, et dont il nous appartient de découvrir les mécanismes. Notre conception du système social global, de ses sous-systèmes - et notamment ses sous-systèmes culturels - est en conformité avec ce principe, et nous sauve ainsi de l'égaré conceptuel, ontologique et méthodologique de l'approche constructiviste.

Notre objectif était de proposer une approche systémique matérialiste de manière à analyser les processus socioculturels globaux, et ce, en vue de construire des théories de manière à les expliquer. Bien sûr, aucune approche, aussi suggestive soit elle, ne peut remplacer une théorie vérifiable empiriquement. Mais, alors que certaines approches bloquent la conception de nouvelles théories, d'autres en facilitent l'élaboration. Selon nous, le systémisme en relation internationale remplit sa fonction heuristique de la manière suivante :

- (i) L'approche systémique invite le chercheur à étudier des systèmes sociaux (politiques, économiques, et culturels) plutôt que des agrégations d'individus ou des totalités amorphes et obscures. Dans cette mesure, le systémisme supplante l'individualisme et le holisme, et stimule ainsi la recherche de propriétés émergentes et de généralisations sociales.
- (ii) Elle incite le chercheur à identifier les coordonnées analytiques de tous les sous-systèmes du système social global: leur composition, leur environnement (naturel et social), leur structure (interne et externe), et leur mécanisme. Dans cette

mesure, ni les individus, ni l'environnement, et ni les relations sociales ne sont perdues de vue.

- (iii) Elle stimule l'analyse de systèmes sociaux extrêmement larges et complexes en les réduisant en des systèmes plus maniables avec leurs propres dynamiques internes et leurs interactions réciproques. Sans une telle analyse, aucune étude scientifique du système international ne serait possible.
- (iv) Elle encourage l'identification et la caractérisation des principaux sous-systèmes (politiques, économiques et culturels) du système social global, et invite à étudier leurs interactions. Dans cette mesure, l'approche systémique nous aide à éviter les limitations de l'*économisme*, du *politicisme*, et du *culturalisme*.
- (v) Elle conçoit le système social global et la culture comme des systèmes concrets et place l'idéation dans le cerveau d'individus qui, par leurs actions, peuvent modeler ou détruire tout système social. Dans cette mesure, l'approche systémique fait place pour une étude objective et non idéologique de la culture et peut rendre compte du soi-disant caractère 'matériel' et 'idéal' de tout changement social, et ce, tout en nous protégeant du physicalisme (l'impotence des idées) et de l'idéalisme (le pouvoir d'idées désincarnées).
- (vi) Elle situe les individus dans des systèmes culturels (telle que des communautés scientifiques, technologiques ou religieuses), mais aussi dans des systèmes économiques et politiques en interaction réciproque. L'approche systémique peut ainsi expliquer pourquoi certains intellectuels jouent un rôle direct alors que d'autres non, et facilite aussi la compréhension des interactions entre les différents systèmes culturels et les autres sous-systèmes du système social global.

(vii) Finalement, bien que non idéologique, le systémisme peut suggérer certaines prescriptions politiques. Notons, par exemple, que les problèmes de sécurité nationale ont parfois été abordés comme s'ils n'avaient qu'une dimension politique - c'est-à-dire, en termes de capacités militaires. Mais pour quiconque ayant adopté une approche systémique il devrait être évident que la sécurité de toute nation est un vecteur de quatre composants : biologique (ex. bonne santé publique), économique (ex. niveaux d'inflation et de chômage bas, PNB croissant), politique (ex. stabilité politique interne, capacités de défense, et traités internationaux respectés), et culturel (niveau d'éducation de la population élevé, développement scientifique et technologique). Ainsi, une faiblesse dans n'importe lequel de ces aspects peut mettre la sécurité nationale à haut risque - à court, moyen ou long terme (Voir Renner, 1997).

En somme, les relations internationales bénéficieraient grandement de l'adoption d'une telle approche. En fait, seul le systémisme peut rendre compte de la lutte pour le pouvoir au niveau global, et ce, parce cette dernière est menée par des individus afin d'acquérir, de maintenir ou d'accroître une influence politique, économique et culturelle sur des systèmes sociaux supra-individuels (tel que des nations ou des organisations internationales), lesquels systèmes peuvent à leur tour contraindre ou encourager certaines actions individuelles (Voir par exemple Rosenau, 1990 et Girard, 1994).

Après tout, le système social global est un système de sous-systèmes. D'où la nécessité pour notre domaine de recherche d'être intégré en un système de sous-systèmes, quelle que soit sa complexité, si nous désirons qu'il constitue une représentation de plus

en plus exacte du système social global, de même qu'un outil plus efficace en vue de le gérer.

Dans cette optique, le développement d'une science interdisciplinaire et intégrée des relations internationales paraît être une étape nécessaire pour une compréhension plus complète des processus sociaux au niveau international ou global. Les relations internationales atteindraient donc plus de poids en serrant les rangs avec des disciplines sœurs, telles que la démographie, la sociologie, l'histoire, l'économie, et la culturologie. Cette dernière est d'autant plus importante que les relations internationales modernes ne peuvent être comprises convenablement sans une analyse préalable des concepts, et du pouvoir, de l'idéologie, de la technologie et de la communication (ex. MacLean, 1988 ; Strange, 1990 ; Frederick, 1992 ; Fortner, 1993 ; Talalay, 1997).

Ceci conclue l'exposition d'une approche que nous proposons comme des plus pertinentes afin d'analyser et de comprendre les interactions culturo-politiques (et culturo-économiques) mondiales. A partir de là, rien n'empêche le chercheur impatient de mesurer l'importance des variables culturelles et de comprendre les connexions entre la culture et les autres sous-systèmes du système social global, d'entreprendre une série d'études empiriques en vue d'identifier les acteurs concernés, d'analyser leurs interactions dans leur environnement, de conjecturer leurs structures respectives, et de compléter notre étude avec des modèles théoriques capables d'expliquer les mécanismes caractérisant les relations socioculturelles globales.

Aussi, les conclusions de ce travail ne doivent aucunement être perçues comme définitives, et ce, parce que l'utilité de toute réflexion quant à l'impact de la culture sur la politique et l'économie mondiale ne pourra être appréciée uniquement lorsque des théories plus complexes seront formulées, avec suffisamment de clarté, pour être

systematiquement confrontées à un examen empirique. Notre but était ici de proposer que la culture peut être examinée de manière concrète et systémique, permettant ainsi son intégration dans notre tentative de construire des théories sur les relations internationales plus complètes. Dans ce sens, les arguments de cette dissertation ont été avancés comme un prélude invitant une plus grande clarté théorique, de même qu'une recherche empirique plus étendue.

Bibliographie

Achen, C. et D. Snidal, (1989) "Rational Deterrence Theory and Comparative Case Studies," *World Politics*, 41, January, p. 143-169.

Adler, E., (1991) "Cognitive Evolution," dans *Progress in Postwar International Relations*, E. Adler et B. Crawford, eds., New York: Columbia University Press.

Adler, E. et M. Barnett, eds, (1998) *Security communities*, Cambridge: Cambridge University Press.

Agazzi, E., (1991) *The Problem of Reductionism in Science*, Dordrecht: Kluwer.

Albert, H., (1988) "Hermeneutics and Economics: A Criticism of Hermeneutical Thinking in the Social Sciences," *Kyklos*, 41, p. 573-602.

Allen, R. E., (1994) *Financial Crises and Recessions in the New Global Economy*, Cheltenham, Gos. And Brookfield, VT: Edward Elgar.

Allison, G., (1969) "Conceptual Models and The Cuban Missile Crisis," *American Political Science Review*, 63, September, p. 689-718.

Anderson, B., (1991) *Imagined Communities: Reflection on the Origins and Spread of Nationalism*, New York: Verso.

Andrews, M. D. et T. Willett, (1997) "Financial Interdependence and the State: International Monetary Relations at the Century's End," *International Organization*, 51, 3, p. 479-511.

Andriole, S. J., (1978) "The Levels of Analysis and the Study of Foreign, International and Global Affairs," *International Interactions*, 5 (2/3), p. 113-133.

Archer, M. Scotford, (1996) *Culture and Agency : The Place of Culture in Social Theory*, Cambridge: Cambridge University Press.

Aron, R., (1962) *Paix et Guerre Entre les Nations*, Paris: Calmann-Levy.

Art, R., (1973) "Bureaucratic Politics and American Foreign Policy: A Critique," *Policy Sciences*, 4, p. 467-490.

Ashley, K. R., (1984) "The Poverty of Realism," *International Organization*, 38, p. 225-286.

Ashley, K. R., (1987) "The Geopolitics of Geopolitical Space: Toward a Critical Social Theory of International Relations," *Alternatives*, 12, p. 403-434.

Ashley, K. R., (1988) "Untying the Sovereign State: A Double Reading of the Anarchy Problematique," *Millennium: Journal of International Studies*, 12, 227-262.

Axelrod, R., ed., (1976) *Structure of Decision*, Princeton: Princeton University Press.

Axford, B., (1995) *The Global System: Economics, Politics, and Culture*, New York: St. Martin's Press.

Baber, B., (1995) *Jihad vs. McWorld*, New York: Random House Times Books.

Berger, U. T., (1996) "Norms, Identity, and National Security in Germany and Japan," dans *The Culture of National Security : Norms and Identity in World Politics*, P. Katzenstein, ed., p. 317-356, New York: Columbia University Press.

Bergesen, A., (1982) "The Emerging Science of the World System," *International Social Science Journal*, 34, 1, p. 23-37.

Betalanffy, L., (1958) *General Systems Theory*, New York : Braziller.

Bindra, D., (1976) *A Theory of Intelligent Behavior*, New York : Wiley.

Bloom, W., (1990) *Personal Identity, National Identity, and International Relations*, Cambridge: Cambridge University Press.

Boudon, R., (1990) "On Relativism," dans *Studies on Mario Bunge's Treatise*, ed. P. Weingartner and G. Dorn, Amsterdam: Rodopi, p. 229-243.

Boudon, R. & Clavelin, M., (1994) *Le Relativisme est-il résistant?* Paris: Presses Universitaires de France.

Boulding, K., (1956a) « General Systems Theory - The Skeleton of Science, » *Management Science*, 2, p. 197-208.

Boulding, K., (1956b) *The Image*, Ann Arbor: University of Michigan Press.

Boulding, K., (1959) "National Images and International Systems," *Journal of Conflict Resolution*, 3, p. 120-131.

Boudieu, P., (1968) "Structuralism and Theory of Sociological Knowledge," *Social Research*, 35, p. 681-706.

Bourdieu, P., (1989) "Social Space and Symbolic Power," *Sociological Theory*, 7, p. 14-25.

Breakwell, G., ed.,(1992) *Social Psychology of Identity and the Self Concept*, Surrey University Press.

Brecher, M., (1963), "International Relations and Asian Studies: The Subordinate State System of Southern Asia," *World Politics*, 1, 15, p. 213-235.

Brecher, M., (1972) *The Foreign Policy System of Israel: Setting, Images, Process*, London: Oxford University Press.

Brecher, M., (1974) *Decisions in Israel's Foreign Policy*, London: Oxford University Press.

Brecher, M., ed., (1978) *Studies in Crisis Behavior*, New Brunswick: Transaction Books.

Brecher, M., (1984) "International Crises and Protracted Conflicts," *International Interactions*, 11, p. 237-297.

Brecher, M., Steinberg, B. et J. Stein, (1969) "A Framework for Research on Foreign Policy Behavior," *Journal of Conflict Resolution*, 13, p. 75-101.

Brecher, M. et B. Geist, (1980) *Decisions in Crisis*, Berkeley: University of California Press.

Brecher, M. et H. Ben Yehuda, (1985) "System and Crisis in International Politics," *Review of International Studies*, Vol. 11, 1, January, p. 17-36.

Brecher, M. et P. James, (1986) *Crisis and Change in World Politics*, Boulder: Westview Press.

Brecher, M., Winkenfield, J. et S. Moser, (1988) *Handbook of International Crises*, Vol. 1: *Crises in the Twentieth Century*, Oxford: Pergamon Press.

Brecher, M. et J. Winkenfield, (1997) *A Study of Crisis*, Ann Arbor: The University of Michigan Press.

Buckley, W., ed., (1968) *Modern Systems Research for the Behavioral Scientist*, Chicago : University of Chicago Press.

Bunge, M., (1977a) *Treatise on Basic Philosophy*, Vol. 3: *The Furniture of the World*, Dordrecht: Reidel.

Bunge, M., (1977b) "A Systems Concept of the International System," dans *Mathematical Approaches to International Relations*, M. Bunge, J. Galtung, et M. Malitza, eds., p. 291-305, Bucharest: Romanian Academy of Social and Political Sciences.

Bunge, M., (1979a) *Treatise on Basic Philosophy*, Vol. 4: *A World of Systems*, Dordrecht: Reidel.

Bunge, M., (1979b) "A Systems Concept of Society: Beyond Individualism and Holism," *Theory and Decision*, 10: 13-30.

Bunge, M., (1981) *Scientific Materialism*, Dordrecht et Boston: D. Reidel.

Bunge, M., (1985) *Seudociencia e Ideologia*, Madrid: Alianza Ed.

Bunge, A. M., & R., Ardila, (1987) *Philosophy of Psychology*, New York: Springer-Verlag.

Bunge, M., (1996) *Finding philosophy in Social Sciences*, New Haven: Yale University Press.

Bunge, M., (1998) *Social Science Under Debate*, Toronto: University of Toronto Press.

Bunge, M., (1997) "Mechanism and Explanation," *Philosophy of Social Science*, 27, p. 410-465.

Buchtel, H. A., ed., (1982) *The Conceptual Nervous System*, Oxford: Pergamon Press.

Calhoun, C., (1991) "The Problem of Identity in Collective Action," dans *Macro-Micro Linkages in Sociology*, Huber J., ed., Beverly Hills: Sage.

Campbell, D., (1992) *Writing Security: United States Foreign Policy and the Politics of Identity*, Minneapolis: University of Minnesota Press.

Carr, E. H., (1964[1939]) *The Twenty Years Crisis 1919-1939*, New York: Harper & Row.

Carter, E., Donald, J. et J. Squires, eds, (1993) *Space and Place : Theories of Identity and Location*, London: Lawrence and Wishart.

Cerny, P. G., (1994) "The Dynamics of Financial Globalization: Technology, Market Structure, and Policy Response," *Policy Sciences*, 27, 4, p. 319-42.

Chase-Dunn, C., (1981) "Interstate System and World-Capitalist Economy," in *International Studies Quarterly*, 25, March, p. 19-42.

Checkel, J., (1998) "The Constructivist Turn in International Relations," *World Politics*, 50, 2, January, p. 324-348.

Collins, H. M., (1983) "An Empirical Relativist Programme in the Sociology of Scientific Knowledge," dans *Science Observed: Perspectives on the Social Study of Science*, Knorr-

- Cetina, K. D. & M. Mulkay, eds., p. 85-113, London: Sage.
- Dahl, R. A., (1971) *Polyarchy : Participation and Opposition*, New Haven : Yale University Press.
- Damasio, A. R., Damasio, H. et Y., Christen, eds., (1996) *Neurobiology of Decision Making*, New York: Springer.
- Dean, P. D., et J. A., Vasquez, (1976), "From Power Politics to Issue Politics," *Western Political Quarterly*, 29, p. 7-28.
- Der Derian, J., (1987) *On Diplomacy*, Oxford: Blackwell.
- de Riviera, J., (1968) *The Psychological Dimension of Foreign Policy*, Columbus: Charles Merrill.
- Derrida, J., (1967) *De la Grammatologie*, Paris: Édition de Minuit.
- Deutsch, K.W., (1974) *Politics and Government*, 2d. ed., Boston: Houghton Mifflin.
- Deutsch, K. W. et J. D., Singer, (1964) "Multipolar Power Systems and International Stability," *World Politics*, 16, 390-406.
- Downs, A., (1957) *An Economic Theory of Democracy*, New York : Harper &Row.
- Durkheim, E., (1911 [1953]) "Individual and Collective Representations," dans *Sociology and Philosophy*, traduit par D. F. Pocock, London: Cohen and West.
- Elgstrom, O., (1994) "National Culture and International Organization," *Cooperation and Conflict*, 29, 3, p. 289-301.
- Engels, F., (1979) *On Historical Materialism*, New York: International Publishers, first published in 1892
- Escobar, A. & S. Alvarez, (1992) *The Making of Social Movements in Latin America*, Boulder: Westview.
- Ferguson, R. B., (1995) "Infrastructural Determinism," in Murphy, F. M. & M. L., Margolis (eds.) *Science, Materialism, and the Study of Culture*, Gainesville: University Press of Florida.
- Featherstone, M., (1990a) *Global Culture: Nationalism, Globalization, and Modernity*, London: Sage.
- Featherstone, M., (1990b) "Global Culture: An Introduction," *Theory, Culture and Society*, 7, p. 2-3.

- Feyerabend, P. K., (1975) *Against Method*, London : Verso.
- Finnemore, M., (1996) *National Interests in International Society*, Ithaca: Cornell University Press.
- Finnemore, M., and K. Sikkink, (1998) "International Norm Dynamics and Political Change," *International Organization*, 52, 4, Autumn, p. 887-917.
- Forsythe, P. D., (1991) *The Internationalization of Human Rights*, Lexington: Lexington Books.
- Fortner, S. R., (1993) *International Communication : History, Conflict, and Control of the Global Metropolis*, Belmont: Wadsworth Publishing Co.
- Foucault, M., (1969) *L'archéologie du Savoir*, Paris : Gallimard.
- Frederick, H. H. (1992) *Global Communication and International Relations*, Belmont: Wadsworth Publishing Co.
- Frieden, J. and R. Rogowski, (1996) "The Impact of the International economy on National Politics: An Analytical Overview," *Internationalization and Domestic Politics*, edited by Robert Keohane and Helen Milner, Cambridge University Press.
- Friedman, J., (1989) "Culture, Identity, and Global Processes," *Review*, 12, 1, p. 51-69.
- Friedman, J., (1994) *Cultural Identity and Global Process*, Thousand Oaks: Sage Publications.
- Fukuyama, F., (1995) *Trust: The Social Virtues and the Creation of Prosperity*, New York: The Free Press.
- Garrett, G. et B. R. Weingast, (1993) "Ideas, Interests, and Institutions: Constructing the European Community's Internal market, dans *Ideas and Foreign Policy: Beliefs, Institutions, and Political Change*, Goldstein J. et R. O. Keohane, eds., p. 173-206, Ithaca: Cornell University Press.
- Gellner, E., (1985) *Relativism and the Social Sciences*, Cambridge: Cambridge University Press.
- George, A., (1969) "The 'Operational Code': A Neglected Approach to the Study of Political Leaders and Decision-Making," *International Studies Quarterly*, 13, p. 190-222.
- George, A., (1979a) "Case Studies and Theory Development: The method of Structured Focused Comparison," in P. G. Lauren *Diplomacy*.

George, A., (1979b) "The Causal Nexus Between Cognitive Beliefs and Decision-Making Behavior: The 'Operational Code' Belief System, dans *Psychological Models in International Politics*, Falkowski, L., ed., p. 95-124, Boulder: Westview Press.

George, A., (1980) *Presidential Decision Making in Foreign Policy: The Effective Use of Information and Advice*, Boulder: Westview Press.

George, A. et R. Smoke, (1974) *Deterrence in American Foreign Policy*, Columbia University.

Giddens, A., (1979) *Central Problems in Social Theory: Action, Structure, and Contradiction in Social Analysis*, Berkeley: University of California Press.

Giddens, A., (1981) *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, Berkeley: University of California Press.

Gilovitch, G, (1991) *How We know What Isn't SO: The Fallibility of Human Reason in Everyday Life*, New York: Free Press.

Gilpin, R. (1981) *War and Change in International Politics*, Cambridge: Cambridge University Press.

Girard, M., ed., (1994) *Les Individus dans la Politique Internationale*, Paris: Economica.

Goldstein, J., (1993) *Ideas, Interests, and American Trade Policy*, Ithaca: Cornell University Press

Goldstein, J., (1996) "International Law and Domestic Institutions: Reconciling North American "unfair" Trade Laws, *International Organization*, 50, p. 541-564.

Goldstein, J. et R. O. Keohane, eds, (1993) *Ideas and Foreign Policy: Beliefs, Institutions, and Political Change*, Ithaca: Cornell University Press.

Grieco, J., (1988) "Anarchy and the Limits of Cooperation: A Realist Critique of the Newest Liberal institutionalism," *International Organization*, 42, p. 485-507.

Haas, E. B, (1964) *Beyond the Nation State*, Stanford : Stanford University Press.

Haas E. B., (1970) "International Sub-Systems: Stability and Polarity," *American Political Science Review*, 3, 64, p. 98-123.

Haas, M., (1974) *International Conflict*, Indianapolis: Bobbs-Merrill.

Haas, P. M., (1989) "Do Regimes Matter? Epistemic Communities and Mediterranean Pollution Control," *International Organization*, 43, p. 377-405.

Haas, P. M., (1990) *Saving the Mediterranean*, New York: Columbia University Press.

Haas, P. M., (1992) "Introduction: Epistemic Communities and International Policy Coordination," *International Organization*, 46, p. 187-224.

Hall, A. P., ed., (1989) *The Political Power of Economic Ideas: Keynesianism Across Nations*, Princeton: Princeton University Press

Hall, R. B., (1999) *National Collective Identity : Social Constructs and International Systems*, New York: Columbia University Press.

Halpern, P. N., (1993) "Creating Socialist Economies: Stalinist Political Economy and the Impact of Ideas," dans *Ideas and Foreign Policy: Beliefs, Institutions, and Political Change*, Goldstein J. et R. O. Keohane, eds., p. 87-110, Ithaca: Cornell University Press.

Harris, M., (1968) *The Rise of Anthropological Theory*, New York: Crowell.

Harris, M., (1979) *Cultural Materialism: The Struggle for a Science of Culture*, New York: Random House.

Harris, M., (1995) "Anthropology and Postmodernism," in Murphy, F. M. & M. L., Margolis (eds.) *Science, Materialism, and the Study of Culture*, Gainesville: University Press of Florida.

Harrison, E. L., (1992) *Who Prospers? How Cultural Values Shape Economic and Political Success*, New York: Basic Books.

Hebb, D. O., (1949) *The Organization of Behavior : A Neuropsychological Theory*, New York : Wiley

Hebb, D. O., (1966) *A Textbook of Psychology*, 2^{ème} ed., Philadelphia: W. B. Saunders.

Hedstrom, P. et S. Swedberg, eds., (1997) *Social Mechanisms*, Cambridge: Cambridge University Press.

Heradstveit, D. et O. Naresen, (1978) "Psychological Constraints on Decision-Making. A Discussion of Cognitive Approaches: Operational Code and Cognitive Map," *Cooperation and Conflict*, 13, p. 77-92.

Hirschman, A. O., (1994) "Social Conflicts as Pillars of Democratic Market Society," *Political Theory*, 22, p. 203-218.

Hoffmann, S., (1961) "International Systems and International Law," *World Politics*, Boulder : Westview Press.

Holsti, O., (1962) "The Belief System and National Images: A Case Study," *Journal of Conflict Resolution*, 6, p. 244-252.

Holsti, O., (1967) "Cognitive Dynamics and Images of the Enemy," dans *Image and Reality in World Politics*, Farrell, J. et A. Smith, eds., p. 16-39, New York: Columbia University Press.

Holsti, K. J., (1972) *International Politics*, 2d. ed., Englewood Cliffs: Prentice Hall.

Holsti, O., (1982) "The Operational Code Approach: Problems and Some Solutions, dans *Cognitive Dynamics and International Politics*, Jönsson, J., ed., p. 75-90, London: Frances Pinter.

Holsti, O. R., Siverson, R. M. et A. L., George, eds., (1980) *Change in the International System*, Boulder: Westview Press.

Homans, C. G., (1974) *Social Behavior: Its Elementary Forms*, New York: Harcourt, Brace, Jovanovich.

Hopf, T., (1998) "The Promise of Constructivism in International Relations Theory," *International Security*, 23, 1, Summer, p. 171-200.

Huntington, S. P., (1993) "The Clash of Civilizations?" *Foreign Affairs*, Summer 1993, p. 22-49.

Ikenberry, J. G., (1993) "Creating yesterday's New World Order: Keynesian "New Thinking" and the Anglo-American Postwar Settlement," dans *Ideas and Foreign Policy: Beliefs, Institutions, and Political Change*, Goldstein J. et R. O. Keohane, eds., p. 57-86, Ithaca: Cornell University Press.

Iriye, A., (1979) "Culture and Power: International Relations as Intercultural Relations," *Diplomatic History*, 3, Spring, p. 115-128.

Jackson, H. R., (1993) "The weight of Ideas in Decolonization: Normative Change in International Relations," dans *Ideas and Foreign Policy: Beliefs, Institutions, and Political Change*, Goldstein J. et R. O. Keohane, eds., p. 111-138, Ithaca: Cornell University Press.

Janis, I., (1972) *Victims of Groupthink*, Houghton-Mifflin.

Jelin, E., (1986) "Movimientos Sociales y Consolidacion Democratica en la Argentina Actual," dans *Movimientos Sociales ante la Crisis*, Calderon F., ed., Buenos Aires: Universidad de las Naciones Unidas.

Jepperson, L. R., Wendt, A. et P. Katzenstein, (1996) "Norms, Identity, and Culture in National Security," dans *The Culture of National Security : Norms and Identity in World Politics*, Katzenstein P., ed., p. 33-75, New York: Columbia University Press.

Jervis, R., (1968) "Hypothesis on Misperceptions in International Politics," *World Politics*, 20, p. 454-79.

Jervis, R., (1970) *The Logic of Images in International Relations*, Princeton: Princeton University Press.

Jervis, R., (1976) *Perceptions and Misperceptions in International Politics*, Princeton: Princeton University Press.

Kahneman, D., Slovic, P. et A., Tversky, eds., (1982) *Judgement under Uncertainty: Heuristic and Biases*, Cambridge: Cambridge University Press.

Kaplan, M., (1975 [1957]) *System and Process in International Politics*, Robert E. Krieger.

Katzenstein, P., (1990) "Analyzing Change in International Politics: The New Institutionalism and the Interpretative Approach," Cornell University, Typescript.

Katzenstein, P., ed., (1996) *The Culture of National Security : Norms and Identity in World Politics*, New York: Columbia University Press.

Katzenstein, P., Keohane, R, and S. Krasner, (1998) "International Organization and the Study of World Politics," *International Organization*, 52, 4, Autumn, p. 645-85.

Kennedy, P., (1989) *The Rise and Fall of The Great Powers*, New York : Random House.

Keohane, R. et J. Nye, (1977) *Power and Interdependence*, Boston :Little, Brown.

King, A. D., ed., (1991) *Culture, Globalization and the World-System: Contemporary Conditions for the Representation of Identity*, London: Macmillan.

Klir, G. et G., Rogers, (1977) *Basic and Applied General Systems Research : A Bibliography*, Binghamton : SUNY-Binghamton

Klots, A., (1995) *Norms in International Relations: The Struggle against Apartheid*, Ithaca: Cornell University Press.

Kroeber, A. et C. Kluckhohn, (1952) *Culture: A Critical Review of Concepts and Definitions*, Papers of the Peabody Museum of American Archeology and Ethnology, vol. 47.

Kuhn, T. S., (1962) *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago; University of Chicago Press.

Labs, E., (1997) "Beyond Victory: Offensive Realism and Why States Expand Their War Aims," *Security Studies*, Summer, 6, p. 1-49.

Lamper, D. E., (1980) "Patterns of Transregional Relations," dans Werner J. Feld et Gavin Boyd, eds., *Comparative Regional Systems*, p. 129-481, New York : Pergamon Press.

Lapid, Y., and F. Kratochwil, eds., (1996) *The Return of Culture and Identity in IR Theory*, Boulder: Lynne Rienner Publishers.

Latour, B. et S. Woolgar, (1979) *Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts*, Beverly Hills: Sage.

Lazarsfeld, P. et H. Menzel, (1965) "On the Relation Between Individual and Collective Properties," in *Reader on Complex Organizations*, ed., A. Etzioni, p. 422-440, New York: Holt, Rinehart and Winston.

Leinfellner W. et W. Köhler, eds., (1974) *Development in the Methodology of Social Science*, Dordrecht: Reidel.

Leites, N., (1951) *The Operational Code of the Politburo*, New York: McGraw-Hill.

Lévi-Strauss, C., (1953) "Social Structure," dans Kroeber, A. L., ed., *Anthropology Today: An Encyclopedic Inventory*, p. 524-553, Chicago: University of Chicago Press.

Levy, J. S., (1983) "Misperception and the Causes of War: Theoretical Linkages and Analytical Problems," *World Politics*, 36, October, p. 76-99.

Lichbach, I. M., (1997) "Social Theory and Comparative Politics", in Lichbach, I. M. & A.S. Zuckerman (eds.), *Comparative Politics: Rationality, Culture, and Structure*, Chap. 9, Cambridge University Press.

Lipset, S., (1960) *Political Man*, Garden City : Doubleday.

Little, D., (1998) "Religion and Global Affairs: Religion and U.S. foreign policy," *Sais Review*, 18, 2, Summer/Fall, p. 25-31.

Little, R., (1988) "Beliefs Systems in the Social Sciences," dans *Belief Systems and International Relations*, Little, R. et S. Smith, eds., p. 37-56, Oxford, UK; New York, NY, USA: B. Blackwell in association with the British International Studies Association.

Little, R. et S. Smith, eds., (1988) *Belief Systems and International Relations*, Oxford, UK; New York, NY, USA: B. Blackwell in association with the British International Studies Association.

Luhmann, N., (1982) "The World Society as a Social System," *International Journal of General Systems*, 8, 3, p. 131-8.

MacLean, J., (1988) "Belief Systems and Ideology in International Relations : A Critical Approach," dans *Belief Systems and International Relations*, Little, R., and S. Smith, eds., p. 57-84, Oxford, UK; New York, NY, USA: B. Blackwell in association with the British International Studies Association.

Manicas, P., (1980) "The Concept of Social Structure," *Journal for the Theory of Social Behavior*, 10, p. 65-82

Mann, M., (1986) *The Sources of Power, Vol. 1: A History of Power from the Beginning to A.D. 1760*, Cambridge: Cambridge University Press.

Mann, M., (1993) *The Sources of Power, Vol. 2: The rise of Classes and Nation-States, 1760-1914*, Cambridge: Cambridge University Press.

Marx, K. and F. Engels, (1986) *Selected Works of K. Marx and F. Engels*, New York: International Publishers.

Mastanduno, M., (1997) "Preserving the Unipolar Moment: Realist Theories and U.S. Grand Strategy After the Cold War," *International Security*, Spring, 21, p. 49-88.

Mathews, T. J., "Power shift," *Foreign Affairs*, v. 76, Jan./Feb. 1997, p. 50-66.

Mazarr, M., (1996) "Culture and International Relations: A Review Essay," *Washington Quarterly*, 19, Spring, p. 177-97.

McCall, G. et J. Simmons, (1978) *Identities and Interactions*, New York : Free Press.

McClelland, C., (1955) « Application of General Systems Theory in International Relations, » *Main Currents in Modern Thought*, 12, p. 27-34.

McClelland, C. A., (1958) "Systems and History in International Relations: Some Perspectives for Empirical Research and Theory," in *General Systems, Yearbook of the Society for General System Research*, vol. 3, p. 221-247, Ann Arbor: Society for General Systems Research.

McClelland, C. A., (1966) *Theory and International System*, New York : Macmillan.

Mearsheimer, J., (1990) "Back to the Future: Instability in Europe After the Cold War," *International Security*, 15, 1, Summer, p. 5-56.

Melucci, A., (1996) *Challenging Codes: Collective Action in the Information Age*, New York: Cambridge University Press.

Merton, R., (1957) *Social Theory and Social Structure*, édition révisée, New York: Free Press.

Meyer, W. J., (1980) "The World Polity and the Authority of the Nation-State, dans A. Bergesen, *Studies of the Modern World System*, p. 109-158, New York: Academic Press.

Milner, H., (1988) *Resisting Protectionism*, Princeton: Princeton University Press, 1988.

Milner, H.V., et R.O. Keohane, (1996) "Internationalization and Domestic Politics: An Introduction," in KEOHANE and MILNER (eds.), *Internationalization and Domestic Politics*, p. 3-24, Cambridge: Cambridge University Press.

Modelski, G., (1961), "International Relations and Area Studies: The Case of Southeast Asia," *International Relations*, 4, 2, p. 143-155.

Modelski, G., (1987) "Long Cycles in World Politics," University of Washington Press.

Moravcsik, A., (1997) "Taking Preferences Seriously: A Liberal Theory of International Relations," *International Organization*, 51, 4, Autumn, p. 513-554.

Morgenthau, H., (1946) *Scientific Man Versus Power Politics*, Chicago: University of Chicago Press.

Morgenthau, H., (1978 [1948]) *Politics Among Nations*, New York: Alfred A. Knopf.

Morris, A. et C. McClura Mueller, eds., (1992) *Frontiers in Social Movement Theory*, New Haven : Yale University Press.

Mueller, J., (1989) *Retreat from Doomsday: The Obsolescence of Major War*, New York: Basic Books.

Nadel, S. F., (1957) *The Theory of Social Structure*, Glencoe: Free Press.

Nagel, E., (1961) *The Structure of Science*, New York: Harcourt, Brace and World.

Neustad, R. et E. May, (1986) *Thinking in Time*, New York : Free Press.

Odell, S. J., (1982) *U.S. International Monetary Policy: Markets, Power, and Ideas as Sources of Changes*, Princeton: Princeton University Press.

Oldenquist, A., (1982) "Loyalties," *Journal of Philosophy*, 79, p. 173-193.

Optner, L., ed., (1973) *System Analysis*, Harmondsworth : Penguin.

Parsons, T., (1951) *The Social System*, New York: Free Press.

Potter, W. C., (1980) "Issue-Area and Foreign Policy Analysis," *International Organisation*, Summer, 34, p. 405-427. .

Powell, C., Purkitt, M. et J. Dyson, (1987) "Opening the Black Box: Cognitive Processing and Optimal Choice in Foreign Policy Decision Making," dans *New Directions in the Study of Foreign Policy*, Hermann, C., Kegley, C. et J. Rosenau, eds., p. 203-220, Boston: Allen and Unwin.

Price, M. R. et C. Reus-Smit, (1998) "Constructivism and Critical International Theory," *European Journal of International Relations*, 4.

Putnam, R. D., (1988) "Diplomacy and Domestic Politics: The Logic of Two-Level Games," *International Organization*, 42, 3, Summer, p. 427-460.

Putnam, R. D., (1993) *Making Democracy Work: Civic Traditions in Modern Italy*, Princeton: Princeton University Press.

Pye, L. et S. Verba, eds, (1965) *Political Culture and Political Development*, Princeton: Princeton University Press.

Renner, M., (1997) "Transforming Security," *State of the World 1997*, p. 115-31, New York.

Ribuffo, L., (1998) "Religion and American Foreign Policy: The Story of a Complex Relationship," *National Interest*, 52, Summer, p. 36-51.

Rittberger, V., Hasenclever, A. et P. Mayer, (1996) "Interests, Power, Knowledge: The Study of International Regimes," *Mershon International Studies Review*, 40, October, p. 183-87.

Rogowski, R., (1989) *Commerce and Coalitions*, Princeton: Princeton University Press.

Roof, W. C., (1991) *World Order and Religion*, Albany: State University of New York Press.

Rosecrance, R., (1963) *Action and Reaction in World Politics : International Systems in Perspective*, Boston : Little, Brown.

Rosenau, J. N., (1963) "The Functioning of International Systems," *Background*, 11, 7, 115.

Rosenau, J. N., (1966) "Pre-Theories and Theories of Foreign Policy," in Barry Farrell, ed., *Approaches to Comparative and International Politics*, p. 27-92, Evanston: Northwestern University Press.

Rosenau, J. N., (1990) *Turbulence in World Politics: A Theory of Change and Continuity*, Princeton: Princeton University Press.

Ross, E., (1980) *Beyond the Myths of Culture: Essays in Cultural Materialism*, Ross, E.,

(ed.) New York: Academic.

Ross, M. H. (1997) "Culture and Identity in Comparative Political Analysis", in Lichbach, I. M. & A. S. Zuckerman (eds.), *Comparative Politics: Rationality, Culture, and Structure*, Cambridge University Press.

Rothstein, R., (1984) "Consensual Knowledge and International collaboration: Some Lessons from the Commodity Negotiations, *International Organization*, 38, p. 733-762.

Ruggie, J., (1992) "Multilateralism: The Anatomy of an Institution, *International Organization*, 46, p. 561-598.

Ruggie, J., (1998) "What Makes the World Hang Together? Neo-Utilitarianism and the Social Constructivist Challenge," *International Organization*, 52, 4, Autumn, p. 855-85.

Russett, B. M., (1967) *International Regions and the International System*, Chicago: Rand McNally.

Sayer, A., (1984) *Method in Social Science : A Realist Approach*, London: Hutchinson.

Sen, A., (1985) "Goals, Commitment, and Identity," *Journal of Law, Economics, and Organization*, 1, p. 341-355.

Shapiro, M. et G. M. Bonham, (1973) "Cognitive Process and Foreign Policy Decision-Making, *International Studies Quarterly*, 17, p. 147-174.

Shlaim, A., (1983) *The United States and the Berlin Blockade, 1948-1949: A Study of Crisis Decision-Making*, Berkeley: University of California Press.

Sikkink, K., (1993) "The Power of Principled Ideas: Human Rights Policies in the United States and Western Europe," dans *Ideas and Foreign Policy: Beliefs, Institutions, and Political Change*, Goldstein J. et R. O. Keohane, eds., p. 139-170, Ithaca: Cornell University Press.

Singer, J. D., (1961) "The Level-of-Analysis Problem in International Relations," *World Politics*, 10, 14, p. 77-92.

Singer, J. D., (1971) *A General System Taxonomy for Political Science*, New York: General Learning Press.

Snyder, G., et P. Driesing, (1977) *Conflict Among Nations*, Princeton: Princeton University Press.

Sowell, T., (1994) *Race and Culture: A World View*, New York: Basic Books.

Spiegel, G. M., (1990) "History, Historicism, and the Social Logic of the Text in the

Middle Ages,” *Speculum*, 65, p. 59-86.

Starr, H., (1984) *Henry Kissinger: Perceptions of International Politics* Lexington: University Press of Kentucky.

Stinchcombe, A. L., (1991) “The Conditions of Fruitfulness of Theorizing about Mechanisms in Social Science,” *Philosophy of the Social Sciences*, 21, p. 367-88.

Stein, J. C. et R. Tanter, (1967) *Rational Decision-Making: Israel’s Security Choices*, Columbus : Ohio State University Press.

Strang, D., (1991) “Anomaly and Commonplace in European Political Expansion: Realist and Institutionalist Accounts,” *International Organization*, 45, p. 143-162.

Strange, S., (1988) *States and Markets*, London: Frances Pinter.

Strange, S., (1990) “Finance, Information and Power,” *Review of International Studies*, vol. 16, p. 259-274.

Strange, S., (1996) *The Retreat of the State: The Diffusion of Power in the World Economy* , Cambridge: Cambridge University Press.

Talalay, M., Farrands, C., and R., Tooze, eds., (1997) *Technology, Culture, and Competitiveness: Change and the World Political Economy*, New York: Routledge.

Taylor, C., (1971) “Interpretation and the Science of Man,” *Review of Metaphysics*, 25, p. 3-51.

Thomas, M. G., Meyer, W. J, Ramirez, O. F. et J. Boli, (1987) *Institutional Structure: Constituting State, Society, and Individuals*, Newbury Park: Sage Publications.

Thompson, W. R., (1973) “The Regional Subsystem,” *International Studies Quarterly*, 3, 17, 89-117.

Tilly, C., (1990) *Coercion, Capital, And European States*, Oxford : Blackwell.

Toynbee, J. A, (1934) *A Study of History*, New York: Oxford University Press.

Wallerstein I., (1974) “The Rise and Future Demise of the World Capitalist System: Concepts for Comparative Analysis,” *Comparative Studies in Society and History*, 16, September, p. 387-415.

Wallerstein, I., ed., (1991) *Geopolitics and Geoculture*, Cambridge: Cambridge University Press.

Walker, R. B. J., (1989) "History and Structure in the Theory of International Studies," *Millennium: Journal of International Studies*, 18, p. 163-183.

Walker, R. B. J., (1990) "Sovereignty, Identity, Community and the State," dans *Contending Sovereignties*, Walker R. B. J. et S. Mendlovitz, eds., Boulder: Lynne Rienner.

Walker, R. B. J., (1993) *Inside/Outside: International Relations as Political Theory*, New York: Cambridge University Press.

Waltz, K., (1959[1954]) *Man, the State, and War*, New York: Columbia University Press.

Waltz, K., (1979) *Theory of International Politics*, Cambridge: Cambridge University Press.

Weber, M., (1949) " 'Objectivity' In Social Science and Social Policy," dans *The Methodology of the Social Sciences*, Weber M., traduit par E. A. Shils et H. A. Finch, eds, Glencoe: Free Press.

Weber, M., (1958 [1904-05]) *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism*, trans., Talcott Parsons, New York: Charles Scribner's Son.

Welch, D., (1992) "The Organizational Process and Bureaucratic Politics Paradigms: Retrospect and Prospect," *International Security*, 17, 2, Fall, p. 112-146.

Wendt, A., (1987) "The Agent-Structure Problem in International Relations Theory," *International Organization*, 41, p. 350-70.

Wendt, A., (1992) "Anarchy is What States Make of It," *International Organization*, 46, Spring, p. 391-425.

Wendt, A., (1994) "Collective Identity Formation and the International State," *American Political Science Review*, 88, p. 384-98.

Wendt, A., (1995) "Constructing International Politics," *International Security*, 20, Summer, 71-81.

White, L., (1975) *The Concept of Cultural Systems: A Key to Understanding Tribes and Nations*, New York: Columbia University Press.

Winch, P., (1958) *The Idea of a Social Science*, London: Routledge & Kegan Paul.

Young, O., (1968) *A Systemic Approach to International Politics*, Princeton : Center of International Studies, Princeton University.

Notes :

¹ Le terme « culturologie » est emprunté à Leslie White (1975) pour désigner l'étude sociologique et historique des systèmes culturels.

² La définition de 'système' est d'ailleurs toujours mise en doute. Ainsi, certains définissent 'système' comme une collection ou un assortiment de relations, mais ce faisant, ils confondent système et structure, et sont donc dans l'incapacité de différencier les *relations* de leurs *relata*. D'autres conçoivent les systèmes comme des boîtes noires avec leurs *inputs* et *outputs*, ce qui est peut être satisfaisant dans certains cas mais ne peut convenir dès lors où la structure interne du système est déterminante. Finalement, un système peut être défini comme 'une ensemble d'éléments en relations mutuelles ou réciproques'. Pourtant, si cette dernière définition convient pour les systèmes conceptuels, elle ne peut être acceptée pour des systèmes concrets - tel que le systèmes sociaux - puisque les ensembles, quand bien même ils seraient structurées, sont des ensembles (séries), c'est à dire des concepts et non pas des choses. Il conviendra donc dans ce travail de proposer une définition de 'système' ne souffrant pas des limitations mentionnées ci-dessus.

³ En temps qu'approche, le systémisme peut être conçu comme une base analytique pouvant être enrichie d'hypothèses et de données spécifiques concernant tel ou tel système d'intérêt. Cette approche peut également être comprise comme étant constituée d'une accumulation de savoir et d'une collection de problèmes, d'objectifs, et de méthodes. La masse de savoir en question inclus la majeure partie du savoir scientifique de même que les principes philosophiques présumés par toutes les sciences factuelles (ex. matérialisme, réalisme, rationalisme, objectivité, etc.). La problématique du systémisme consiste en la totalité des problèmes, cognitifs et pratiques, pouvant être posé sur un tout système de même que sur chacun de ces composants et sur son environnement. Ses objectifs, comme ceux de la science et de la technologie, sont de décrire, de comprendre, d'expliquer, de prédire, de prescrire, et de contrôler. Finalement, ses méthodes incluent l'analyse, la synthèse, la généralisation, la systématisation, la représentation mathématiques, et la vérification empirique (Pour plus de détails, voir Bunge, 1979a).

⁴ À noter que les capacités cognitives des êtres humains n'en font pas des objets conceptuels. Au lieu de cela, les individus peuvent être compris comme des systèmes biologiques capables de cognition, étudiée en psychologie comme des processus mentaux s'opérant dans certaines régions du cerveau.

⁵ Cette définition n'inclut pas la condition de 'constance des frontières' (*boundary consistency*) de Parson (1951). De plus, elle implique que la frontière - ou la limite - d'un système social est déterminée par certains de ses composants liés avec des objets appartenant à l'environnement social. Ceci explique que la frontière d'une nation puisse s'étendre au-delà de ses délimitations territoriales (ex. bases militaires ou ambassades), et est déterminée par les nombreux agents publics et privés travaillant au loin tout en représentant leur gouvernement ou leur nation. Dans cette mesure, les nations et les gouvernements sont tout aussi informés que la plupart des systèmes sociaux.

⁶ En effet, si certains membres de telle ou telle société sont engagés dans la production et l'échange de biens et de services (relations économiques), ou bien encore dans la coordination d'activités et la gestion d'organisations (relations politiques), ils partagent et acquièrent tous des attitudes, de l'information, ou un savoir-faire, qu'ils communiquent à leur tour à d'autres individus, ou groupe d'individus, dans leur société ou dans une société voisine (relations culturelles).

⁷ Pour certaines des versions les plus influentes, consulter Kaplan (1975 [1957], p. 4), Hoffmann (1961, p. 207), Haas (1964, p. 62-63), McClelland (1966, p. 20), Young (1968, p. 6), Keohane et al. (1977, p. 20-21), et Waltz (1979, p. 40).

⁸ Un mécanisme social concerne la manière dont un système social fonctionne. Il s'agit d'un processus s'opérant dans un système concret, de telle manière qu'il est capable de prévenir ou de déclencher un changement dans le système en question, ou dans certains de ses composants. (Pour plus de détails, consulter Stinchcombe, 1991 ; Bunge, 1997 ; Hedstrom et al., 1997).

⁹ Pour plus de détails, consulter Rosenau (1963), Russett (1967), Holsti (1972), Dean et al. (1976), Keohane et al. (1977), et Potter (1980).

¹⁰ Notons, par exemple, que les relations entre les nations composant le système international peuvent prendre les formes suivantes : 1/ *politiques* - ex. prise de contrôle des institutions gouvernementales d'une nation *x* par les forces militaires d'une autre nation *y* ; 2/ *économiques* - ex. vente d'énergie d'une nation *x* à une autre nation *y* ; 3/ *culturelles* - ex. collaboration entre les nations *x* et *y* en matière de recherche scientifique ; mais aussi 4/ *politico-économiques* - ex. pression exercée par un groupe de lobby représentant certains acteurs économiques de la nation *x* en faveur d'une ouverture des marchés dans une autre nation *y* ;

5/ *économico-culturelles* - ex. élaboration d'une nouvelle variété de grains transgénétiques par une université dans une nation x en vue d'améliorer la production agricole d'une autre nation y ; et 6/ *politico-culturelles* - encouragement ou obstruction d'une innovation technologique dans une nation x par le gouvernement d'une autre nation y .

¹¹ Pour une perspective similaire, voir Bunge (1977b), Keohane et al. (1977), Lamper (1980), Potter (1980), Modelski (1987), Strange (1990).

¹² Pour plus de détails, consulter McClelland (1955, 1958), Waltz (1959), Modelski (1961), Singer (1961, 1971), Brecher (1963), Young (1968), Haas (1970), Thompson (1973), Deutsch (1974) et Andriole (1978).

¹³ Il est important de différencier les notions de propriété *émergente* et de propriété *résultante*. Ainsi, P peut être classifié comme une propriété sociale *émergente* de x si et seulement si x est un système social dont aucun composant ne possède P (ex. cohésion sociale, instabilité), ou si x est un individu possédant P par vertu de son appartenance à un système social - c'est à dire que x ne posséderait pas P s'il était isolé (ex. rôle, statu). Par contraste, P est une propriété sociale *résultante* de x si et seulement si x est un système social et que P est également une propriété de certain de ses composants. À titre d'exemple, la consommation annuelle d'une société donnée est donc une propriété résultante d'une agrégation de toutes les consommations individuelles (voir Lazarsfeld et al., 1965 ; et Bunge, 1977).

¹⁴ À titre d'illustration, nous pouvons identifier ici au moins six niveaux généraux : 1/ *nano* : preneur de décision ; 2/ *micro* : cabinets ministériels, groupuscules terroristes ; 3/ *meso* : corporations, gouvernements, institutions religieuses ; 4/ *macro* : systèmes régionaux ; 5/ *mega* : système internationale ; et 6/ *giga* : système social (et environnemental) global. Par ailleurs, et de manière à éviter toute généralisation dogmatique sur la nature humaine, il convient de noter que nous ne pouvons analyser des actions individuelles spécifiques, et plus spécifiquement les motivations des preneurs de décisions, sans garder à l'esprit certains *pico* facteurs bio-psychologiques (Consulter par exemple Kahneman et al., 1982; Damasio et al., 1996).

¹⁵ Un des développements les plus intéressants dans notre domaine de recherche concerne la reconnaissance croissante du besoin de parfaire le postulat fait par certaines théories quant à la nature 'unitaire' et 'rationnelle' des gouvernements avec des considérations bureaucratiques/organisationnelles ou d'autre formes de considérations domestiques, et de reconnaître les liens existants entre la politique intra-nationale et la politique inter-nationale (Par exemple, voir Allison, 1969 ; Art, 1973 ; Milner, 1988, ou Katzenstein et al., 1998). Si un tel développement ne facilite en rien la formulation théorique (Achen et al., 1989; Welch, 1992), il n'en reste pas moins que la précision est une des caractéristique essentielle de la science, alors que l'analyse structurée représente une étape indispensable dans toute investigation scientifique (Brecher, 1974 ; George, 1979a). Ainsi, bien que les individus soit des systèmes biologiques pourvu de capacités cognitives complexes, les chercheurs en sciences sociales ne sont pas censés connaître toutes leurs caractéristiques internes, et peuvent les traiter comme des entités unifiées. Mais, dès lors ou le chercheur s'intéressera à comprendre le comportement spécifique d'individus dans un contexte donné il devra s'efforcer d'identifier les possibles facteurs environnementaux ayant incité tel ou tel preneur de décision à agir de telle ou telle manière, et ce en gardant à l'esprit certains considérations psychologiques concernant l'être humain (Par exemple, voir Stein et al. 1967, Jervis, 1968; Janis, 1972; George et al., 1974; Levy, 1983 ; ou Powell et al., 1987).

¹⁶ Ainsi, pour Keohane et al. (1977, p. 20-21), « [t]he structure of a system refers to the distribution of capabilities among similar units [...] Structure is therefore distinguished from process, which refers to allocative or bargaining behavior within a power structure ».

¹⁷ Un lien est compris ici comme une relation qui fait une différence pour les entités qu'il connecte.

¹⁸ Pour plus de détails concernant la conception de 'structure sociale' comme une collection d'interactions entre les composants d'un système, voir Bunge (1979a), Manicas (1980), et Sayer (1984).

¹⁹ Un *processus* social est ici compris comme une activité ou un changement d'états s'opérant dans un système social (Pour plus de détails, voir Bunge, 1996).

²⁰ Cette dernière est notamment la caractéristique des agrégations (ex. un échantillon démographique prélevé au hasard ou une catégorisation en termes de caractéristiques social) lesquels n'ont pas de liens entre leur composants, et n'ont donc pas de structure sociale totale. À ce titre, la structure spatio-temporelle représente aussi la propriété résultante de tout système social. Mais elle ne doit pas être confondue avec la structure totale dudit système - c'est à dire sa propriété émergente. De plus, elle ne doit pas être comprise comme délimitant la forme ou la limite géographique du système sociaux, puisqu'ils n'ont pas de forme géographique délimitée. Ils ont tous, néanmoins, une configuration spatio-temporelle puisque qu'ils sont

composés de sous-systèmes qui se tiennent en relations spatiales les uns des autres à tout moment donné. Dans cette mesure, la structure spatio-temporelle demeure pertinente - notamment pour les relations politiques internationales - puisque certaines relations non-lieuses peuvent rendre l'émergence de certaines relations lieuses possibles. Ainsi, dans le cas du système international, la faculté d'une nation x d'être matériellement plus forte (ex. capacités militaires), plus riche (ex. GDP), ou plus éduquée (ex. développement scientifique et technologique) qu'une nation y , implique la possibilité pour la nation x d'entretenir des relations (lieuses) de pouvoir conséquentes sur la nation y .

²¹ À titre d'exemple, nous pouvons penser ici aux relations politico-culturelles entre gouvernements nationaux et institutions religieuses supranationales (Par exemple, voir Roof, 1991; Little, 1998; ou Ribuffo, 1998).

²² Notons ici que le lien *micro-macro* (ou les relations agent-structure) concerne la proposition qu'un ou plusieurs entités au niveau *micro* agissent, indépendamment ou en collaboration, d'une manière qui altère la structure d'un ou de plusieurs systèmes au niveau *macro*. Par contraste, le lien *macro-micro* (ou les relations structure-agent) concerne la proposition que le comportement d'un ou de plusieurs entités au niveau *micro* sont contraints ou influencés par la position qu'ils occupent dans un système au niveau *macro*.

²³ L'aboutissement d'une telle analyse est de conjecturer ou prouver que l'objet réduit dépend d'autres objets, logiquement et ontologiquement antérieurs au premier. Ainsi, alors que la micro-réduction focalise sur la composition du système, la macro-réduction focalise sur sa structure.

²⁴ En effet, la proposition de Singer (1961, p. 91) selon laquelle les niveaux « *are not immediately combinable* » est, selon nous, tout aussi inadéquate pour l'étude des relations internationales, qu'elle est inexacte pour ce qui est des sciences naturelles. En effet, la seule micro-analyse et la micro-réduction totale (explication de bas en haut) voue le chercheur à l'échec même dans le cas de la physique, où l'état d'un atome dépend non seulement de sa composition et structure mais aussi de son environnement. Pour ce qui est de la macro-analyse et de la macro-réduction (explication de haut en bas), elles ne fonctionnent jamais entièrement non plus en physique, puisque toute chose a des propriétés intrinsèques - tel que le nombre d'éléments, la charge électrique, ou l'entropie - en plus de propriétés relationnelles - tel que la vitesse, la force, l'énergie, ou la température (Agazzi, 1991).

²⁵ De manière plus spécifique, un événement international - représenté par la proposition p - peut être dit avoir reçu une explication mixte (c'est à dire systémique) si et seulement si p dérive de généralisations et de données se référant (1) aux composants individuels du système international, et (2) sur l'environnement social ou naturel de ce dernier.

²⁶ Ceci va bien sûr à l'encontre des thèses réductionnistes selon lesquels les trois sphères devraient être traitées comme autonomes. Dans cette mesure, le systémisme réfute le *politicisme* (les relations de pouvoir précèdent et rendent possible les activités économiques et culturelles), l'*économisme* (la politique et la culture est une expression de l'activité économique), et le *culturalisme* (les agents politiques et économiques sont constitués par un superstructure de normes et d'idées qui les entoure et qui détermine leurs actions et interactions).

²⁷ Dans le cadre des crises et conflits internationaux, l'étude empirique de 21 sous-systèmes géographiques par Haas (1974), et celle de 278 crises internationales - comprenant 627 acteurs - par Brecher et al. (1988) représentent deux exemples du rare lien établi entre les deux types de niveaux d'analyse. Pour d'autres exemples notoires d'analyses systémiques entre les différents systèmes politiques, économiques, et culturels, voir Downs (1957), Lipset (1960), Dahl (1971), Kennedy (1989), Tilly (1990), Mann (1986, 1993) ou Strange (1990).

²⁸ Au début du siècle, Max Weber (1958[1904-05]) a étudié les bénéfices économiques respectifs de la religion protestante et catholique. Plus tard, Toynbee (1934) et Lucian Pye et al. (1965) ont connecté la culture en générale, et la technologie plus particulièrement, au développement national. Plus récemment, Robert Putnam (1993) a étudié la relation existant entre culture civique et démocratie.

²⁹ Ainsi, selon Huntington (1993, p. 22) « *The great divisions among humankind and the dominating source of conflict will be cultural...[T]he principal conflicts of global politics will occur between nations and groups of different civilizations. The clash of civilizations will dominate global politics* » D'autres culturalistes se sont aussi penchés sur le caractère déterminant de la culture sur le développement des nations, de même que sur leurs interactions économiques réciproques. Selon Fukuyama (1995, p. 7; voir aussi Harrison, 1992 ; et Sowell, 1994), par exemple, « *A nation's well being, as well as its ability to*

compete [...] is conditioned by a single, pervasive cultural characteristic: the level of trust inherent in the society ».

³⁰ En l'occurrence, voir Friedman (1989, 1994), Bloom (1990), Katzenstein (1996), King (1991), Adler (1991), Wendt (1992, 1994), Archer (1996), Lapid et al. (1996), Finnemore (1996, 1998), Adler et al. (1998), Hopf (1998), et Hall (1999).

³¹ Notons, en effet, que le but d'une approche scientifique n'est pas simplement la 'productivité' théorique, mais également le gain de nouvelles connaissances objectives sur un certain nombre de faits réels. Dans cette mesure, il est important que les postulats d'une approche soient factuels - c'est à dire, qu'ils représentent au mieux la réalité. Il en est ainsi parce que (1) une prémisse erronée peut avoir un certain nombre de conséquences, certaines vraies, d'autre fausses; et (2) parce qu'il est toujours possible d'avancer un postulat qui servira à tout interpréter. Ainsi, le dogme selon lequel toute réalité sociale se déroule 'comme si' Dieu en avait décidé ainsi, rend compte de tout sans ne rien expliquer.

³² Il convient de noter que, puisque différentes 'pensées collective' peuvent avoir différentes compréhensions incommensurables du monde, le constructivisme radicale implique aussi la thèse relativiste selon laquelle « *truth can vary from place to place and from time to time* » (Collins, 1983, p. 88). Dans cette perspective, tous les groupes culturels ont leurs propres collections de vérités, et puisque ces croyances ont le même statu il est donc inutile d'essayer de déterminer la plus vraie de toutes. Bien sûr, les relativistes confondent les croyances subjectives avec le savoir objectifs. Mais la thèse relativiste selon laquelle il ne peut y avoir de vérité partielle objective et universelle n'est pas simplement erronée (Gellner, 1985 ; Boudon, 1990 ; et Boudon et al., 1994). Elle est également dangereuse pour le maintien de la paix dans le monde (Harris, 1995). En effet, la notion que chaque culture possède ses propres vérités absolues et irréfutables implique qu'il peut exister une vérité aryenne et une vérité juive, ou une vérité orientale et une vérité occidentale. Et puisqu'il n'y a pas mesure objective de la vérité, et que le débat rationnel est inutile, la moindre différence d'opinion ou le moindre désaccord ne peut conduire les acteurs que dans un conflit sur la prédominance de leurs opinions respectives. Comme l'avancé Mussolini, l'impérialisme culturel ou tout autre forme d'imposition autoritaire est donc la manière la plus pertinente afin de diffuser ses idées : « *[f]rom the fact that all ideologies are of equal value, the modern relativist deduces that everybody is free to create for himself his own ideology and to attempt to carry it out with all possible energy* » (Mussolini cité dans Ross, 1980, xxvii).

³³ Ainsi, selon les constructivistes, les Réalistes sont notamment coupables d'avoir considéré les facteurs culturels (tel que l'idéologie ou l'identité des acteurs) comme dérivants de la distribution des capacités et n'ayant, par-là même, aucun pouvoir explicatif indépendant. D'une manière similaire, ils accusent les néolibéraux d'avoir considéré ces mêmes facteurs culturels comme des variables intermédiaires, utilisées stratégiquement par les acteurs du système international en vue de satisfaire leur propres intérêts égoïstes (Par exemple, voir Wendt, 1992 ; Katzenstein, 1996 ; ou Finnemore, 1996).

³⁴ En effet l'individualisme peut occasionnellement expliquer l'action individus en termes d'ambition, de vision ou de charisme, mais il ne peut rendre compte sur les propriétés émergentes des nations ou de tous autres super-systèmes. Pour l'individualiste consistant, ces derniers n'ont que des propriétés résultantes, c'est à dire des propriétés dérivants de l'agrégation de propriétés des composants individuels. Par exemple, en concevant tout système social comme « *an aggregation of boundedly rational individuals* », Moravcsik (1997, p. 517) se repose sur « *a "bottom-up" view of politics in which the demands of individuals and societal groups are treated as analytically prior to politics* » (Ibid.). Conséquemment, l'auteur est dans l'incapacité de concevoir la structure du système international autrement que comme une « *configuration of preferences of all states* » (Ibid., p. 520). Une telle approche souffre bien sûr d'un nombre d'obstacles insurmontables. En premier lieu, en se concentrant exclusivement sur les calculs froids des preneurs de décisions, les théoriciens du choix rationnel sous estiment la pertinence de la solidarité, du sacrifice, de la persuasion, de la coercition, de l'ignorance, du mauvais calcul, et bien sûr de la stupidité humaine. Conséquemment, ils ne peuvent offrir une explication réaliste d'actions irrationnelles, telles que les guerres conduites pour des causes perdues ou pour des croyances obsolètes, le terrorisme politique, les génocides exécutés collectivement ou le stockage d'armements nucléaires en quantité largement suffisante pour exterminer l'espèce humaine. Deuxièmement, le comportement social d'un agent peut être caractérisé uniquement en référence avec le système social (ex. organisations) dans lequel cet agent est actif. Pensons notamment à l'importance du statu social d'un preneur de décision ou de la pression pouvant être exercée par un groupe d'individu. Troisièmement, les ensembles sociaux, tel que les nations ou le système social global, possèdent des propriétés (ex. intégration ou cohésion social) que leurs composants n'ont pas.

Finalement, aucun chercheur ne peut observer, et encore moins expliquer, la myriade d'actions de tous les individus membres d'un système aussi large qu'une nation (Pour plus de détails voir, Bunge, 1996, 1998).

³⁵ Contrairement aux constructivistes, les Marxistes postulent que l'infrastructure matérielle - composée de choses et de forces de production et de reproduction - produit la superstructure - composée de « *distinct and peculiarly formed sentiments, illusions, modes of thought and views of life* » (Marx et al., 1986 [1852], p. 118-119). Les cultures sont comprises comme des « *non-systems* » (Wallerstein, 1974, p. 392) reflétant les relations de production et s'adaptant à l'infrastructure matérielle de la société ou du système économique mondial (Par exemple, voir Engels, 1954 [1878] ; Harris, 1979 ; et Wallerstein, 1991). Pourtant, le mécanisme par lequel la base matérielle agit sur cette superstructure idéale n'est pas dévoilée, sinon en termes vaguement fonctionnalistes (Ferguson, 1995). De plus, en concevant la superstructure comme composée d'objets conceptuels, les Marxistes, en dépit du fait qu'ils professent un matérialisme, conçoivent la culture d'une manière semi-idéaliste (Bunge, 1981).

³⁶ Pour d'autres conceptions de l'Identité Collective dans les domaines de la sociologie, de la philosophie, et de l'économie, voir Oldenquist (1982), Sen (1985), Calhoun (1991), et Morris et al. (1992).

³⁷ Le postulat central de cette théorie est que les individus sont motivés par le désir qu'acquérir une identité sociale positive. Ce désir les incite à faire des comparaisons avec les autres membres de leur groupe, de même qu'avec les membres d'autres groupes, et ce avec l'objectif d'acquérir une position positive et distincte. Ainsi, un certain nombre d'expérimentations semblent confirmer la proposition centrale de cette théorie, et selon laquelle les gens désirent faire partie de groupes dont les membres jouissent d'identité positive et distincte - l'explication reposant sur des processus psychologiques tels que l'identification, la comparaison sociale, et la distinction psychologique.

³⁸ Pour une définition plus complète de classification, et une distinction des notions de 'catégorie', de 'classe', et 'système' social, voir Bunge (1998, 1996)

³⁹ Les études empiriques des constructivistes sont révélatrices de à l'impact de certains facteurs culturels sur le processus de décolonisation (Jackson, 1993), le soutien international pour l'abolition de l'apartheid (Klotz, 1995), l'importance accrue des droits de l'homme (Forsythe, 1991 ; et Sikkink, 1993) ou la stabilisation des bouleversements internationaux rapides (Ruggie, 1992). Pour d'autres exemples d'études empiriques constructivistes, voir Meyer (1980), Thomas et al.(1987), Mueller (1989), Strang (1991), Finnemore (1996), Katzenstein (1996), Berger (1996) ou Hall (1999). Et sur l'importance des idées dans la littérature concernant la politique économique internationale, voir Odell (1982), Rothstein (1984), Hall, (1989), Garrett et al., (1993), Goldstein (1993, 1996), Goldstein et al., (1993), Ikenberry (1993), et Halpern (1993).

⁴⁰ Cette conception sociologique de la culture se distingue également de la notion individualiste de 'culture personnelle'. Puisqu'aucun individu ne vit dans le vide, et que la 'culture' d'une personne est ce qu'elle a appris en vivant dans les communautés culturelles qui composent son environnement social, l'individualisme méthodologique ne nous permet pas de concevoir correctement la culture de tel ou tel système social. La culture ne peut être défini d'une manière micro-réductionnistes - allant strictement de 'bas-en-haut' - comme la série ou l'union des cultures (ou identités) personnelles parce que le résultat ne serait pas structuré, alors que la culture est un système.

⁴¹ Puisque nous caractérisons la culture par certaines activités humaines il convient de noter ici certains exemples types. Pensons notamment à la danse, au jeu, au dessin, à la peinture, à la sculpture, à la composition et à la performance musicale. Plus en rapport avec les relations internationales, nous trouvons la communication par mot écrit ou parlé, l'argumentation, la recherche scientifique et la recherche technologique, l'instruction ou l'éducation, l'endoctrinement religieux ou la propagande idéologique. Toutes ses activités sont conduites par des individus, mais non par des individus isolés. Même les activités solitaires (telle que la lecture d'une dissertation) sont faites par des personnes ayant été entraînées ou influencées par d'autres personnes. En d'autre termes, toute les activités culturelles sont sociales même si elle sont conduites par un unique individu. Bien sûr, les activités culturelles ne sont pas les seules activités sociales. Ainsi, la production industrielle est une activité économique, et l'échange de biens et de services une relation économique. Par contre, le contrôle ou la coordination d'un gouvernement de l'échange et de la production économique est une activité politique. Et la conception de nouvelles techniques de production industrielle ou de contrôle politique est une activité culturelle - qui n'est pas libre, bien sûr, de contraintes et d'encouragements politiques et économiques. En fait, d'une perspective systémique, aucune activité sociale n'est purement politique, économique, ou culturelle. Par exemple, l'échange et la coordination impliquent des systèmes de croyances et de valeurs (ex. théories sociotechnologiques et idéologies) qui font

partie de la culture. En retour, les activités culturelles (ex recherche scientifique ou technologique) impliquent l'utilisation d'outils (ex. ordinateurs) qui sont le fruit d'une production et d'un financement qui sont souvent sujets à un contrôle politique. En somme, les activités sociales sont systémiques, et s'il convient de les différencier de manière conceptuelle, nous ne devons pas les séparer et encore moins les isoler.

⁴² Il nous paraît important de faire ici une distinction entre la micro-culturologie politique (ou économique) internationale et la macro-culturologie politique (ou économique) internationale. Comme nous le verrons plus bas, la première concerne l'impact de la culture, et plus particulièrement des systèmes de croyances (valeurs, identités, idées, etc.), sur les actions d'un individu (tel qu'un preneur de décisions) ou sur un groupe d'individus. La macro-culturologie politique (ou économique) internationale, quant à elle, s'occupe essentiellement d'analyser les interactions culturo-politiques (ou culturo-économiques) entre des macro-systèmes culturels (ex. institutions religieuses) et des macro-systèmes politiques (ex. gouvernements) ou économiques (ex. multinationales). En d'autres termes, elle est caractérisée par son intérêt pour les liens intersystémiques.

⁴³ Les rôles d'un individu (ou d'un système social) est compris ici comme ses fonctions (ou tâches) dans un système social donné (Pour de plus amples détails, voir Bunge, 1998).

⁴⁴ Pour une représentation mathématique de la structure sociale (culturel, politique, et économique) de tout système social, de ses états et de ses changements, voir Bunge (1979, 1981) et Leinfellner et al. (1974).

⁴⁵ Notons ici ô combien il serait pratique pour tout oppresseur d'être en mesure de convaincre les gens qu'il opprime que leurs liens ne sont que des contes de fées, fruit de leur imagination, et contre lesquels ils ne peuvent se rebeller.

⁴⁶ Les idéalistes conçoivent les normes comme un ensemble d'idées désincarnées, et les holistes les définies comme des attentes collectives. Mais dans une perspective systémique et matérialiste, seuls les individus sont en mesure d'établir, d'observer, de violer, d'abroger les normes. Le systémisme ramène les normes et les idées plus proches de la réalité concrète en les localisant dans les cerveaux d'individus vivants, et en les concevant comme des 'systèmes de croyances', qui sont influencés par l'environnement culturel (ex. endoctrinement idéologique), mais qui sont aussi socialement effectifs dès lors où ils inspirent une action sociale. Il convient par ailleurs de différencier deux types de normes : une distribution de comportements objectifs pouvant être suivis involontairement, et une règle (impératif ou proposition) pouvant représenter ou non une distribution de comportements actuels. Mais dans les deux cas, les normes ne font nullement partie de structures conceptuelles englobant les acteurs du systèmes internationales.

⁴⁷ Le lien indirect auquel se réfère Holsti est plus particulièrement développé dans la littérature sur les perception erronées (*misperceptions*) en relation internationales. Plutôt que le répondre à la question de savoir *comment* les individus 'perçoivent' le monde, ces études focalisent sur les mécanismes psychologiques expliquants *pourquoi* des individus comprennent le monde de la manière dont ils le font (Par exemple, voir de Riviera (1968), Jervis (1968, 1970, 1976), Snyder et al., (1977).

⁴⁸ Ceci est lié au travaux de Boulding (1956b, 1959) sur les 'images'. Celles-ci sont conçues par Brecher et al. (1969) comme un matériel de recherche crucial dans leur travaux, et sont obtenues par une analyse des déclarations des preneurs de décisions.